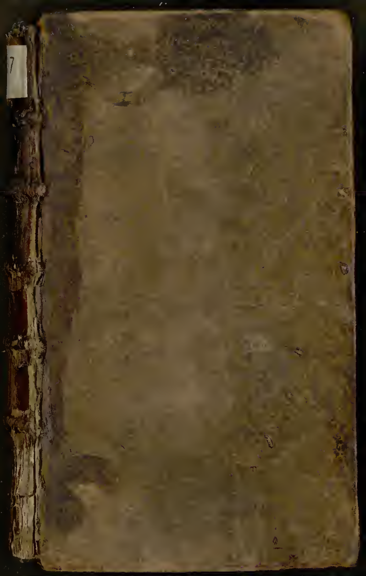

7



NOUVEAU

TRAITTE

DU

POVRPRE

DE LA ROUGEOLE

ET PETITE VEROLE,

De leur Nature & de leurs Remedes.

AVEC

Un Traitté de la douleur Nephretique, de la pierre des reins & de la vessie, des Remedes qui soulagent, qui s'opposent à sa formation, & qui contribuënt le plus à sa guerison.

A PARIS,

Chez MAURICE VILLERY, Quay des Augustins, proche l'Hostel de Luyne, à la décente du Pont S. Michel, à l'Image S. Jean Chrysostome.

M. DC. LXXXVIII.

Avec Privilege du Roy.



A MONSIEUR

MONSIEUR

MOREAV,

DOCTEUR, REGENT de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, Conseiller & Professeur du Roy, & Premier Medecin de Madame la Dauphine.

MONSIEUR,

J'AY eu trop de marques de vostre bienveillance, depuis que j'ay l'honneur d'estre connu de

vous, pour chercher un autre Protecteur à ce petit Ouvrage. Ie peux protester, que le peu que j'ay pû apprendre ne sont que les fruits de ce que vous avez autrefois semé ; & si ils ne répondent pas à l'excellence & au merite de mon INCOMPARABLE *Maistre, au moins est-ce un témoignage de ma reconnoissance & de mon respect. A qui plus justement est-il deub, toute la France est persuadée de vos rares & éminentes qualitez qui ont attiré la veuë du plus grand Monarque du Monde, pour vous*

confier la ſanté, qui aprés la ſienne eſt l'une des plus precieuſes qui ſoit dans le Royaume ; Ce juſte diſcernement ne vous a point fait méconnoiſtre vos diſciples, quoy qu'appliqué à des perſonnes d'une ſi haute éleva- tion, & à des Images vivantes de la Divinité. Vous ne dédaignez pas ceux qui ne pouvans vous ſuivre, au moins le font par des vœux & des ſouhaits de vous voir dans tout l'éclat & toute la proſperité que voſtre grande capacité & voſtre merite vous ont acquis. Ioüiſſez-

en, MONSIEVR, d'aussi longues années que les Illustres Sujets pour lequel nostre grand Roy vous applique pour le bien de son Estat, en auront de besoin, mais ne desagrées pas cependant ceux que dans vos loisirs vous pourriez remarquer, qui sincerement & avec le dernier attachement vous honorent, & permettez-moy de vous asseurer que je suis avec respect,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur,
A. PORCHON. D. en Med.

AVANT PROPOS.

COMME il n'y a presque point de maladies qui soient plus familieres dans les Villes & dans les Provinces, que la Rougeole & la petite Verole, que malgré la rigueur ou la moderation des saisons, elles les desollent quelquefois indifferemment, sans respecter aucun âge, sans avoir égard au sexe, sans épargner la delicatesse & la beauté, reduisant enfin le riche & l'indigent à souffrir les cruels assauts de leur fureur & de leur tyrannie; l'on a crû

rendre quelque ſervice au public (à la ſolicitation de pluſieurs perſonnes que l'on n'a pas voulu priver de cette ſatisfaction ,) en mettant ce petit Traitté ſous la preſſe, dans lequel , outre un bon nombre de remedes auſſi faciles qu'heureuſement experimentez pour ces maladies , les Curieux & les Sçavans trouveront dequoy ſe ſatisfaire , & les femmes des moyens d'appaiſer les deſordres qu'elles font au préjudice de leur beauté.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 9. Iuillet 1688. ſigné par le Roy en ſon Conſeil, LE PETIT : Il eſt permis au Sieur MAVRICE VILLERY, Marchand Libraire, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé, *Traitté du Pourpre, de la Rougeole & de la petite Verole. Comme auſſi un Traitté de la Pierre & de la Gravelle*, & des Remedes qui contribuënt à ſa gueriſon : Et défenſes ſont faites à toutes perſonnes de l'imprimer ou de le contre-faire pendant le temps de ſix années, à peine de tous dépens, dommages & interests, ainſi qu'il eſt porté par le Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Com-

munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 21. jour de Iuillet 1688. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. celuy du Conseil Privé du Roy du 27 Septembre 1665. & l'Edit de Sa Majesté. DONNE' à Versailles au mois d'Aoust 1686.

J. B. COIGNARD
Syndic.



APPROBATION.

J'AY lû un Manuſcrit, qui a pour Titre, *Traitté du Pourpre, de la Rougeole & de la petite Verole*: Comme auſſi un autre Traitté de la Pierre & de la Gravelle, & des Remedes qui contribuent à leur gueriſon; ces deux Traitez qui ſont joints enſemble, peuvent eſtre imprimez, s'il plaiſt à Monſeigneur le Chancelier d'en donner la permiſſion. Fait à Paris ce ſeiziéme Septembre mil ſix cens quatre-vingt-ſept.

E. BACHOT Docteur Regent & ancien Profeſſeur en Medecine dans l'Echole de Paris.

ERRATA.

P. 7. l. 16. extneimata, l. extimata, p. 28. l. 11. narrines, l. narines, p. 31. l. 8. his, l. hic, p. 36. l. 17. estant, l. estans, p. 39. l. 11. les, ces, p. 42. l. 8. engendres, l. engendrent, p. 43. l. 1. l. leur, p. 77. l. 4. chaleur, l. couleur, p. 94. l. 10. proche, l. proches, p. 95. l. 5. constructions, l. contractions, p. 105. l. 8. le, l. la, p. 109. l. 20. un, l. une, p. 109. l. 20. un, l. une, p. 118. l. 8. ma. l. malade, p. 119. l. 19. en qui, l. quand, p. 126. l. 7. privilegier, l. priver, p. 129. l. 16. si nobles, l. robles, p. 133. l. 2. purdence, l. prudence, p. 134. l. 20. demy bains, l. de demy bains. p. 144. l. 12. minsure, l. mixture, p. 144. l. 17. portions, l. potions, p. 148. l. 9. de, l. des, p. 156. d'acides, l. acide. p. 161. l. 7. karabé, l. Karabe, p. 161. l. 9. tullilage, l. tussilage, p. 161. l. 12. conservant, l. conservent, p. 164. l. 7. douces, l. doüées, p. 186. l. 5. blancs de rhasis, l. de blancs rhasis, p. 190. l. 15. trop temps, l. trop long-temps.



TRAITTÉ DU POVRPRE, DE LA ROUGEOLE & de la petite Verole ; ou la veritable & plus assurée Methode de les guerir.

SECTION PREMIERE.

De la connoissance du Pourpre, de la Rougeole & de la petite Verole.

ARTICLE PREMIER.

On doit considerer le Pourpre, la Rougeole & la petite Verole, ou comme des symptomes, ou

comme des crises des maladies, & quelquefois, mais rarement, comme des premieres maladies, puisqu'il est constant qu'elles n'attaquent jamais d'abord, & qu'elles sont toûjours precedées par quelque fiévre, soit pestilentielle ou maligne, soit synoche simple ou putride, & qu'elles ne commençent à paroistre que vers le 4. ou le septiéme jour; le pourpre par exemple est le propre & particulier symptome des fiévres pestilentielles & malignes, & l'on peut dire qu'il en est la marque la plus certaine & la plus asseurée; c'est donc un symptome des fiévres que je viens de nommer, lors que la nature irritée par

l'abondance ou la malignité de la matiere qui produit la maladie, jette sur toute la peau une portion de cette matiere qui n'est point encore cuite ny corrigée, sans que cette décharge donne aucun soulagement au malade; au contraire la nature accablée fait en vain tous ces efforts pour vaincre la maladie qui demeure toûjours victorieuse, quelquefois aussi il est une crise de ces mesmes fiévres, lors que la nature ayant entierement ou en partie dompté la pourriture & corrigé la mauvaise qualité des humeurs; elle pousse ces humeurs corrompuës du dedans au dehors, ce qui fait la diminution de la maladie & le

ſoulagement du malade. On doit penſer la meſme choſe de la Rougeole & de la petite Verole, & on les doit conſiderer avec Galien *a* comme les reſtes d'un ſang qui s'eſtoit pourry pendant la fiévre, & que la nature chaſſe comme inutiles & mauvaiſes du centre à la circonference ; que ſi leurs taches ſont rouges, abondantes , & qu'elles durent long-temps , elles marquent la force de la nature; au contraire ſi elles ſont livides en petite quantité, & qu'elles diſparoiſſent incontinent, elles marquent la malignité de la maladie , & l'abbattement des forces ; il arrive

a *Cap.* 12. *l.* 5. *Meth.*

quelquesfois & aſſez ſouvent, meſme que la Rougeole & la petite Verole ne ſont cauſées que d'une fiévre provenante du boüillonnement & de l'agitation du ſang trés-legere, & qui ne dure qu'un jour ſans aucuns fâcheux accidens, & pour lors on les peut mettre au rang des premieres maladies.

II.

C'eſt une queſtion plus curieuſe qu'utile, ſi le Pourpre, la Rougeole & la petite Verole ſont des maladies nouvelles, ou ſi elles ont eſté connuës des Anciens. Pour commencer par le Pourpre.

Fracaſtor *a* ſoûtient que c'eſt une maladie nouvelle, & que jamais les Anciens ne l'ont connu, puiſqu'il n'a commencé à paroiſtre en Italie qu'en 1505. & 1528. quoy que dans certains pays, comme dans l'Iſle de Cypre, & autres Iſles elles fuſſent aſſez familieres. D'autres Auteurs qui ſuivent le ſentiment de Fracaſtor, eſtiment que ces taches ne ſont pas les meſmes dont parle Galien, *b* en ces termes : Ceux qui devoient „ rechapper eſtoient cou- „ verts par tout le corps de „ quantité de puſtules noires

a *L. 2. c. 6. des maladies contagieuſes.*
b *L. 5. c. 12. Meth.*

„ qu'on nomme exantêmes,
„ à plusieurs, ulcereuses &
„ seches; & ceux qui les con-
„ sideroient, jugeoient bien
„ que c'estoit des restes du
„ sang qui s'estoit pourry
„ dans la fiévre, & qui avoit
„ esté chassé sur la peau; mais
„ quand on accorderoit que
ces taches n'ont jamais esté
expliquées à fond par les Anciens, on n'accorderoit pas pour cela qu'elles leurs fussent inconnuës; car Hypocrate *a* les apelle *xonopon, anadeimata & exthneimata.* Acce *b* écrit que dans les fiévres causées de la malignité des humeurs, il vient des pustules

a *Dans les epidem. & coaq.*
b *Tetrub. 2. serm. 1. chap. 29.*

ſemblables aux morſures de puces; & dans cét endroit il enſeigne manifeſtement que toutes ne ſont pas ulcerées; & ſi du tems d'Hypocrate & de Galien les peuples ont reſſenty la tyrannie des fiévres peſtilentielles ſemblables à celles de noſtre temps, ſi les mêmes ſymptomes ſont ſemblables aux noſtres; qui empeſche que ces puſtules pourprées n'ayent paru dans leurs temps.

III.

Si le pourpre n'eſt pas une maladie nouvelle, ſi les Anciens l'ont connu, l'on en peut dire autant de la rougeole & de la petite verole.

Hypocrate dans ſon Livre des maladies vulgaires, parle ſouvent de puſtules rouges, rondes & petites. Aece écrit qu'il ſort aux enfans des puſtules par tout le corps ; & les Arabes qui en ont fait la premiere peinture, n'auroient jamais manqué d'en parler dans leurs écrits ; au contraire comme ils ont eſté perſuadez que ces maux provenoient des impuretez du ſang menſtruel, ils n'ont jamais crû que ces maladies fuſſent nouvelles ; il eſt donc conſtant que ſi les Anciens n'en ont point fait de mention particuliere, ils les ont conſiderez, ou comme des ſymptomes qui accompagnent les fiévres ſynoches & malignes,

ou comme des crises qui suivent ces mêmes fiévres ; de même qu'ils n'ont jamais parlé de la contagion & des autres accidens qui sont les suites ordinaires des fiévres pestilentielles. De plus ces accidens, à cause de la douceur & de la bonté de l'air, estoient de si peu de consequence en la Grece, qu'ils ne s'en sont pas mis en peine, de même que dans les Indes Occidentalles, à cause de la douceur de l'air à peine ont-elles esté remarquées avant l'arrivée des Espagnols en ces pays-là ; mais aprés qu'un certain Ethyopien étant arrivé dans ces contrées, fut attaqué de verole pestilentielle, le venin, s'estant

communiqué ; cette maladie commença à faire de si cruels ravages, que la mort enleva la plus grande partie des Indiens. Que si l'on pretend que ces exantêmes ou eruptions qui arrivoient du temps d'Hypocrate, de Galien, d'Aece, & des autres Grecs, n'ont aucun rapport ny aucune convenance avec la rougeole & petite verole de ce temps, on peut dire que cela dépend de la diversité des pays & de la maniere de vivre, de la vertu particuliere des Astres, & des autres causes externes ou internes, quoy que cependant elles ayēt entr'elles beaucoup de choses communes qui regardent ou la nature ou la guerison de ces maladies.

IV.

Les Grecs appellent d'un nom general *exanthemata & ecthimata* toutes les pustules, tant humides, que seches, mais avec cette difference, que le mot *exanthemata* se prend quelquefois pour des taches noires & pourprées qui paroissent sur la peau, & qui exhalent de la vapeur du sang, & le mot *ecthimata* se prend pour de petites pustules qui s'élevent sur la peau en façon de fleurs. C'est le sentiment de Galien. On appelle les taches qui paroissent dans les fiévres pestilentielles, *puncticulæ*, *peticulæ*, *petechiæ*, *purpureæ*, comme ces fiévres

ſont nommées *peticulares*, *petechiales*, *lenticulares*, *purpurata*, de la reſſemblance que ces taches ont avec les petites piqueures, les lentilles, les morſures de puces, & en ce qu'elles ſont de couleur de pourpre. Les Latins donnent le nom de *puſtulæ*, *papulæ morbilli*, à la rougeole & à la petite verole. *Puſtulæ* ſignifie toutes ſortes d'ampoules & de veſcies, & *papulæ* ſignifie des bubes, boutons, ou veſcies qui viennent à la face; mais aujourd'huy pour exprimer la rougeole & la petite verole, on ſe ſert ſeulement de ces deux termes, *morbilli & variolæ*, le premier ſe prend chez les Italiens pour une petite peſte, & l'autre ſe prend

pour des pustules ou boutons, que les Latins appellent *vari*, ou bien comme veulent quelqu'uns, *quod cutim varient*, en ce qu'ils changent la peau; Mais lequel de ces deux noms on doit donner à la rougeole & à la petite verole, c'est un demeslé entre les Auteurs. Les uns disent que *morbilli* sont des pustules élevées qui se changent en pus, & que *variolæ* sont celles qui changent la peau, d'où vient le mot de verole; mais d'autres sçavans Medecins prennent ces mots en un sens contraire, car ils pensent que *variolæ* sont ces petites pustules élevées, que les Latins appellent *vari*, & nous autres verole ou picote, qui sont plei-

nes d'humeurs, & qui viennent ſouvent à ſuppuration, & ils croyent que *morbilli* ſont des taches ou de petites boſſes rouges que les Latins nomment *tubercula*, qui croiſſent ſur la peau en façon de fleurs; & c'eſt ce que nous appellons rougeole. Vidius & Ingraſſias a deux excellens Medecins, ont reconnu une troiſiéme ſorte de puſtules appellées des Provençaux *veirolete*, & des Italiens *rouviglione*, aſſez commune aux enfans, & ſemblable quant à la grandeur & à la figure à la petite verole, mais qui toutefois en eſt diſtinguée, en ce que la petite verole pa-

a *Dans ſon Traitté des tumeurs.*

roiſt avec rougeur & inflammation ; & cette troiſiéme eſpece eſt blanche, ſemblable à des veſcies remplies d'une humeur ſereuſe en façon de cryſtal, qui perçent & ſechent en trois jours ſans fiévre, & ne cauſent aucun danger.

V.

On peut auſſi rapporter à la rougeole de petites boſſes & tubercules rouges qui attaquent avec chaleur, toux & les autres ſymptomes de la rougeole qui ſe diſſipent de meſme, qui neantmoins ne ſont pas ſi dangereuſes; quelquefois elles attaquent ſeules, quelquefois elles ſe meſlent avec

avec la rougeole, & quelquefois elles arrivent aprés la guerison de la verole. Halyabbas *a* Medecin Arabe luy a donné le nom de *rubeola*; il dit qu'elle est causée d'un sang chaud & subtil, qui n'est pas beaucoup mauvais; & que lors qu'elle est arrivée à son estat, elle est semblable aux grains de millet, ces pustules ne s'ouvrent point & ne coulent point, mais se resoudent & se dissipent insensiblement.

VI.

Outre ces differences, Sennert *b* fait mention d'une au-

a *L. 8. ch. 14. de ses Theoriques.*
b L. 4. ch. 12. des fiévres.

tre qu'il a remarqué luy-même, semblable à un Eresypele qui ne travaille que les enfans ; c'est peut-estre la mesme dont parle Forestus *a* en ses Observations. Philipe Ingrassias en son Traitté des tumeurs, écrit qu'il est nommé par les Neapolitains *rossania & rossalia* ; que ce sont des taches rouges comme du feu, qui s'élevent sur la peau en façon de petits eresypeles, environ le 4. ou le 5. jour de la maladie ; que dans l'état le corps est rouge & comme en feu, & que dans le declin la rougeur diminuë, & que les taches rouges & larges paroissent derechef com-

a *L. 6. Obs. 59.*

me dans le commencement, qui enfin s'évanoüiſſent le 7. ou 9. jour, l'épiderme ou ſurpeau tombant comme des écailles. Ce mal eſt dangereux & ſouvent mortel; car le malade ſouffre une chaleur violente, une ſoif que l'on ne peut éteindre, une inflammation de la gorge & des poulmons, le delire & pluſieurs autres fâcheux ſymptomes; enfin dans le declin du mal la matiere eſt portée aux jointures, où elles ſouffrent, comme dans la goutte, de la douleur & de la rougeur, la peau tombe en façon d'écailles, les pieds s'enflent juſqu'aux talons & aux gras des jambes, les hypochondres ſouffrent, la reſpiration eſt

renduë difficile, tout le bas ventre est bouffi, & les pauvres malades aprés beaucoup de longues souffrances meurent, ou ont bien de la peine de recouvrer leur premiere santé.

VII.

On entend par le pourpre des taches souvent de diverses couleurs, d'abord rouges & pourprées, semblables aux morsures de puces qui paroissent dans les fiévres malignes à la peau, mais principalement au dos, au col, à la poitrine & au bras. On entend par la rougeole des taches ou de petites tubercules rouges qui s'élevent sur la

peau, accompagnées de fiévre continuë, excitée par l'ébullition du ſang, & par la petite verole, on comprend des puſtules qui ſortent ſur la peau & ſur les autres parties, avec fiévre continuë, excitée par la particuliere efferveſcence & ebullition du ſang, quoy que la peau & principalement la ſuperficie externe qu'on nomme epiderme, ſoit le ſujet de la rougeole & de la petite verole; toutefois les autres parties interieures ne laiſſent pas d'en eſtre attaquées; car on a obſervé apres la mort dans quelques diſſections de cadavres les viſceres tous converts de ces puſtules veroliques.

VIII.

Les taches du pourpre ne different pas ſeulement des taches de la rougeole & de la petite verole ; mais elles ſont encore diſtinguées des autres. 1. Des tubercules & des ulceres , dans leſquels la peau eſt aſpre & élevée , ce qui n'eſt point dans le pourpre. 2. Du lentigo (ce ſont des taches rouſſes qui viennent au viſage, ſemblables aux lentilles) par leur grandeur & la fiévre , le pourpre eſtant toûjours accompagné de fiévre , qui eſt preſque toûjours abſente des autres taches ; d'ailleurs les taches du pourpre ne ſont pas élevées, lon-

gues ou grandes, mais elles sont rondes, & on les peut bien comparer à des morsures de puces, quoy qu'il y ait partout bien de la difference; car dans les morsures de puces il y a un point dans le milieu qui est comme la marque de la morsure qui n'est point cachée, aprés qu'on l'a pressée, la rougeur qui est autour estant évanoüie; mais si l'on presse avec le doigt les taches du pourpre, elles s'évanoüissent à la verité, mais elles reviennent, & on ne remarque dans leur milieu aucun vestige de piqueure; davantage les taches du pourpre paroissent sur les bras, sur les cuisses, sur la poitrine, & en plus grande quantité au

dos, & non pas au visage; car elles sortent principalement aux endroits par où passent les veines & arteres notables; mais au visage elles paroissent rarement, parce que cette partie est toûjours exposée à l'air externe, & la matiere est facilement repoussée par la froideur de l'air qui environne.

IX.

Il y a encore de la difference entre la petite verole, la rougeole & le pourpre; car la rougeole & la petite verole qui paroissent le 3. ou le 4. jour aprés la fiévre, sont ordinairement critiques & salutaires; mais le pourpre,

quoy qu'il paroiſſe le 7 jour, eſt preſque toûjours ſymptomatique & fâcheux ; ce qui devroit arriver autrement, parce que la maladie eſt plus cruë au 4. jour qu'au 7. en voicy la raiſon. Dans la rougeole & la petite verole ; la fiévre commence avec vigueur ; & ainſi les excretions critiques ſe peuvent faire non ſeulement au 3. ou 4. jour, mais même le 1. & le 2. jour; mais la fiévre maligne qui precede le pourpre eſt plus lente, & ne vient qu'à pas contéz, & ſon commencement s'eſtend preſque toûjours juſqu'au 7. jour ; d'où il arrive en ce temps que les excretions ne peuvent eſtre critiques.

X.

Outre ces differences du pourpre, de la rougeole & de la petite verole; on en peut encore remarquer d'autres qui se tirent de leur substance, de leur quantité & de leur qualité; ainsi à raison de la substance les unes sont engendrées de pituite; d'autres dependent du sang, & d'autres sont produites de bile, & d'autres enfin sont engendrées de mélancholie. A raison de la quantité les unes sont grandes, les autres sont petites, elles sont profondes ou superficielles, en grande ou petite quantité; & à l'égard de la qualité, elles sont

ou rouges, ou blanches, ou jaunes, ou violettes, ou livides ou noires; ce qui dépend de la diversité des humeurs dont elles dependent. On peut encore tirer des differences de l'attouchement, d'où vient que les unes sont dures, à cause de la grossiereté & crudité de la matiere; d'autres sont molles, remplies d'une humeur aqueuse ou de ventositez. On trouve encore des differences, ou dans le temps de leur sortie & de leur durée, ou dans le lieu où elles paroissent; il y en a qui sortent promptement & avec impetuosité; il y en a d'autres au contraire qui sortent tard & lentement, ou peu à peu; il y en a qui

durent long-temps, & se resoudent tard; & il y en a au contraire qui s'évanoüissent incontinent; en un mot il y en a qui occupent la peau & les parties externes, & il y en a aussi qui attaquent les parties internes, dont les unes sont ouvertes, comme celles qui paroissent aux paupieres renversées aux narrines, au palais, quand la bouche est ouverte, à la langue & à la gorge, & les autres sont cachées & ne paroissent pas comme celles qui attaquent l'aspre artere, ou le gosier, les poulmons, le foye, la rate, les intestins, & la matrice; car on a observé, qu'aprés quelque dissections de cadavres, les poulmons, le foye,

la rate, & toutes les parties internes n'eſtoient pas moins couvertes de ces taches ſordides & puantes que la peau.

XI.

Comme le pourpre ſe fait promptement, qu'il s'évanoüit incontinent, ſans éminence, ſans demangeaiſon & ſans ulcere, quelqu'uns ont crû qu'il eſtoit cauſé d'une matiere vaporeuſe ; mais il faut plûtoſt croire qu'il eſt engendré de la plus ſubtile partie de l'humeur qui ſe pourrit & qui eſt corrompuë ; car bien qu'il naiſſe & qu'il s'évanoüiſſe auſſi-toſt, rien n'empeſche qu'il ne ſoit engendré de quelque hu-

meur, puisque les humeurs subtiles sortent & se dissipent aussi-tost; & quoy qu'il se fasse sans élevation, sans ulcere & sans demangeaison, il est certain toutefois qu'il peut provenir de quelque humeur; ainsi il faut conclure qu'il provient de la plus tenuë & plus subtile partie du sang corrompu, qui est portée à la superficie du corps, laquelle est separée de la plus grossiere & plus coagulée, qui est la cause des fiévres qui l'accompagnent; à quoy on peut joindre la corruption & la malignité de l'air, principalement s'il n'est pas bien éventé, s'il est gâté par les exhalaisons puantes, ou si quelqu'une des premieres

qualitez excede. Si l'air n'est point éventé, il se corrompt aisément ; c'est pourquoy Hypocrate *a* décrivant une constitution pestilentielle, tres-fâcheuse, dit ces mots dignes de remarque, *sine aura usque annus his fuit*, cette année les vents ne soufflerent point. Si les vapeurs noires, puantes & malignes, qui viennent ordinairement des estangs, des marêcages, des cloaques, ou des bestes mortes, se meslent avec l'air, ils le corrompent. Si l'air est trop chaud & trop humide il cause la pourriture ; ainsi dans Hypocrate *b* une constitution

a 3. *Epid.*
b *Dans les epidem.*

pluvieuſe perſeverant long-temps, fut la cauſe principale des fiévres malignes qui arriverent en ce temps-là. S'il eſt trop ſec, quoy qu'il ſoit plus ſain qu'un plus humide, il eſt pourtant mauvais, ſur tout s'il eſt joint avec une exceſſive chaleur; ce qui fut autrefois remarqué à Rome, au raport de Titelive, *a* où la peſte arriva à cauſe de la trop grande ſechereſſe; car il n'y eût point de pluye pour arrouſer la terre, & les humeurs eſtans exceſſivement brûlées, donnerent lieu aux charbons peſtilentiels; S'il eſt froid avec excez, il produit des peſtes malignes; ce que

a *L.* 1. *Decad.* 4.

Hypocrate *a* & Titelive *b* ont obſervé dans leurs temps. Je ne parle point icy des influences malignes des aſtres, qui changeant l'air bleſſent nos corps, ou par leur qualitez manifeſtes, puiſque dans le commun conſentement des Philoſophes les corps inferieurs ſont gouvernez par les ſuperieurs; ou par leurs qualitez occultes, puiſque dans le ſentiment des Aſtrologues ces meſmes corps ſuperieurs agiſſent ſur les inferieurs par leur mouvement, leur lumiere & leurs influences. On peut mettre encore au rang des cauſes externes du pourpre,

a *L.* I. *des epid.*
b *L.* 5. *Decad.* I.

le mauvais regime de vivre, par exemple les fruits corrompus dans une ſaiſon trop humide ou trop ſeche, qui engendrent de mauvais ſucs; la trop grande quantité des alimens mauvais dont on ſe regorge principalement dans un temps de famine; la chair des animaux, ou gardée trop long-temps, ou qui ſent mauvais, ou qui ſont morts de maladies, les vins gaſtez, ou l'eau puiſée dans des lacs infectez.

XII.

Touchant la cauſe de la rougeole & de la petite verole, les opinions des Medecins ſont ſi differentes, qu'il eſt

bien mal-aisé de la determiner. Les Arabes qui en ont écrit avec plus de soin, rapportent la cause continente & prochaine de ces maladies à l'impureté du sang menstruel, dont le fœtus est nourry dans la matrice; car encore que le fœtus attire pour sa nourriture ce qu'il y a de meilleur dans le sang, neantmoins il ne se peut pas faire qu'il n'attire à mesme temps quelque chose d'impur, principalement dans les derniers mois où il a besoin d'une plus abondante & plus forte nourriture; ensuite il se mesle avec ce sang dans le corps cacochime & impur de la femme d'autres humeurs vitieuses, dont une bonne partie est detournée aux vei-

nes de la matrice, comme à l'égout commun de tout le corps; cette corruption qui reste dans le corps y est cachée, jusqu'à ce qu'estant poussée par quelque cause que ce soit, elle répand son levain dans toute la masse du sang; alors ce sang qui est chaud, gluant & épais boüillonne, & de la sorte pousse à la superficie ses plus grossiers excremens, comme l'écume, la lie & la suye sont poussez hors de differens corps. Les parties solides & charnuës estant dôc infectées de cette ordure, sont purgées de même que le vin se purifie quand il bout dans le tonneau. Rhasis *a* compare le

a *C. 1. de la peste.*

ſang des enfans au vin nouveau que la nature tâchant de perfectionner & de purger lors qu'il n'eſt pas encore bien purifié de ſes parties groſſieres & terreſtres, excite en luy une ébullition par laquelle les parties heterogenes ou de differente nature ſont ſeparées des homogenes ou de meſme nature ; & par là il conclut que tous les enfans ſont ſujets à la rougeole & à la petite verole, parce que leur ſang paſſe neceſſairemẽt du premier eſtat dans le ſecond, c'eſt à dire d'un eſtat impur dans un eſtat pur, de meſme que le vin nouveau par l'ébullion eſt changé en vin pur. Cét Auteur à la verité ne fait point de mention

expresse du sang menstruel; neantmoins dans la comparaison qu'il fait du sang des enfans avec le vin nouveau, & que les impuretez renfermées dans ce sang doivent estre separées par l'ébullitiõ; il tire cette consequence necessaire que les enfans contractent cette impureté & cette tache dans la matrice: Ce qui a encore persuadé les Arabes à croire que l'impureté du sang menstruel estoit la veritable cause de ces maladies, c'est qu'ils ont remarqué que tres-peu de personnes en sont exemptes; qu'il est extraordinairement rare que sur tout les petits enfans ne les souffrent pas une fois & souvent deux & trois fois

en leur vie; que ceux qui ſont plus avancez en âge en ſont ſouvent attaquez, & que les vieilles gens meſmes, quoy que cela ſoit beaucoup plus rare, ne s'en peuvent quelquefois deffendre, & on en a veu qui les ont apportez à leur naiſſance. On peut joindre le raiſonnement à toutes ces obſervations. Si les maladies ſont communes, elles doivent avoir une cauſe commune; car comme a tres-judicieuſement dit Hypocrate au Livre de la Nature de l'homme, quand une meſme maladie arrive à pluſieurs perſonnes en meſme temps, il faut conclure qu'elle dépend d'une cauſe commune; quelle peut donc eſtre la cau-

se commune de ces maladies, si ce n'est l'air, ou la semence, ou le sang menstruel. Ce n'est point l'air, puisque nous ne respirons pas tous le mesme; les uns le respirent pur & net, les autres impur & corrompu, d'autres sont exposez à la bize, d'autres au Septentrion. Ce n'est point la semence puisqu'elle est la source de toutes les maladies hereditaires, & qui durent toute la vie; il faut donc de necessité que ce soit le sang menstruel.

XIII.

Mercurial dans son Livre des maladies des enfans, *a* où il

a *Chap.* 1.

il resout plusieurs questions touchant la nature & les causes de la petite verole, tâche de refuter l'opinion des Anciens par les Histoires du Nouveau Monde, dont les Auteurs écrivent que plusieurs Habitans de certains pays sont presque tous malades de la petite verole par l'infection de l'air. Par cét exemple il pretend prouver que la petite verole ne prend pas son origine du sang menstruel, puisque dés la naissance du monde les femmes ont éprouvé l'impureté de ce sang, & que cette maladie a esté inconnuë des Anciens, & qu'elle n'a commencé à paroistre que du temps des Arabes; il soûtient donc que

la cause commune & interne est un malheureux & funeste heritage que les parens qui ont esté les premiers infectez ont laissé à leurs enfans ; & comme les gouteux engendrent les gouteux, que les ladres engendres les ladres, & que les epileptiques naissent de parens epileptiques, on ne doit point estre surpris si ceux qui ont eu la rougeole & la petite verole la communiquent à leurs descendans. Comme cette opinion n'est pas soustenable, il n'est pas mal-aisé de la refuter : Car si ces maladies, comme il pretend, sont hereditaires, il faut necessairement que la semence en soit la cause, puisque c'est d'elle que les mala-

dies hereditaires tirent cette origine ; d'ailleurs si ces maladies sont hereditaires, d'où vient que les hommes n'en sont incommodez qu'une ou deux fois en la vie, & qu'ils n'en ressentent pas plus souvent les effets ; & pourquoy encor ceux qui ont essuyé une fois la malignité de la peste ne la communiquent-ils pas à leur race : On sçait fort bien que cela n'arrive point par une admirable conduite de la Nature, qui domptant le venin de la peste l'extermine entierement du corps. On peut penser la même chose de la rougeole & de la petite verole, dont jamais personne ne gueriroit parfaitement, si cela arrivoit

ainsi. L'exemple qu'il apporte des Macrocephales ou longues testes, ne convient aucunement. Ces peuples des Indes commencerent de rendre par artifice la teste longue à leur enfans, lesquels ayans déja ces longues testes, firent d'autres enfans semblables à eux ; & dans la suite des temps, par une proprieté paternelle, toute la nation devint Macrocephale ; il pretend que la mesme chose soit arrivée à l'égard de la rougeole & petite verole; la mauvaise influence des Astres ayant donné le commencement à ces maladies, presque tous les hommes qui en furent travaillez les communiquerent à leurs enfans par

une proprité paternelle ; ce qu'estant ainsi, il ne faut point s'estonner si ces maladies ont fait tant de progrez , & si cette proprieté est devenuë naturelle & hereditaire. Pour réponce à cét exemple , il faut remarquer deux causes dans les Macrocephales ou longues testes, l'imagination des meres dans le temps de la conception & la disposition dans le corps de chaque pere. Ny l'une ny l'autre n'ont point de lieu dans la rougeole & petite verole; ce n'est point l'imagination, comme chacun sçait fort bien, pusque l'imagination ne se porte qu'aux objets qui plaisent & qu'on regarde ; ce qui n'arrive aucunement dans ces maladies

que les femmes fuyent toûjours, & qu'elles ne voyent pas toûjours ; ce n'eſt point non plus la diſpoſition dans le corps de chaque pere ; car toutes les maladies que les parens ſouffrent ne laiſſent pas neceſſairement dans le corps des diſpoſitions par leſquelles ces maladies coulent dans leurs races. Mercurial ne rend pas raiſon non plus pourquoy tous les hommes ſouffrent la rougeole & petite verole ; car ſi ce ſont des maladies nouvelles, ſi ce ſont les heritages que les parens laiſſent à leurs enfans, & qu'aujourd'huy tout le monde en reſſent les atteintes ; il faut de neceſſité que lors qu'elles ont premierement

commencé, tout le monde en ait esté attaqué, ce qui est impossible; car comme toute action ne se fait, sinon dans un sujet disposé, il ne se peut pas faire qu'il y ait une mesme & égale disposition en tous les hommes pour recevoir ces maladies.

XIV.

Fernel a establit pour cause de la rougeole & de la petite verole une qualité maligne de l'air; premierement, en ce que ces maladies n'arrivent pas seulement dans les plus violentes chaleurs de l'Esté, mais encor dans les

a *L. 2. Des causes cachées, c. 12.*

plus rigoureux froids de l'Hyver. Secondement, qu'il se passe quelquefois plusieurs années sans qu'elles paroissent, & qu'en certains intervalles de temps elles répandent leur malignité sur tout le peuple. Cette opinion ne doit pas estre entierement rejettée ; & pour dire librement ce que j'en pense, bien que nous reconnoissions pour cause prochaine de la rougeole & de la petite verole l'ébullition, la pourriture, & une certaine corruption determinée des humeurs ; j'estime toutefois qu'elles proviennent de ces trois choses, de la corruption de l'air, de l'impureté du sang menstruel & du vice des alimens. Ces maladies

ladies viennent donc prochainement de quelqu'effort de la nature qui chasse au dehors tout ce qui gaste & qui corrompt le sang; ce sont à proprement parler des crises par lesquelles la nature ou la faculté expultrice pousse peu à peu les humeurs excrementeuses ou malignes dont le sang estoit soüillé, premierement par les grandes veines, en à prés par les moindres, & ensuite par les plus petites, lesquelles à cause de leur tenuité ont receu le nom de capillaires; elle les pousse, dis-je, à la peau & aux parties avec lesquelles elle a du rapport. Or ce vice du sang que la nature chasse de soy, provient de ces trois

choses ; sçavoir de la malignité de l'air qui corrompt les humeurs , de l'impureté du sang menstruel qui sert de nourriture à l'enfant, tandis qu'il est renfermé dans la matrice & du mauvais regime de vivre ; d'où il arrive que ces maladies sont quelquefois épidemiques, & quelquefois sporadiques : car s'il y a de la malignité dans l'air, ou quelque dangereuse influence des Astres , elles sont épidemiques ; mais s'il n'y a rien de toutes ces choses, & que la nature soit seulement irritée à l'expulsion par une cause interne , rien n'empesche qu'elles n'attaquent les enfans , tantost ceux-cy, tantost ceux-là , en divers temps , à

part, ou pesle-mesle, à la façon des maladies sporadiques, c'est à dire qui se répandent indifferemment par tout ; mais d'où vient que la nature ne se décharge pas de ces humeurs excrementeuses, corrompuës & malignes dés l'enfance, & qu'elle differe souvent de les pousser au dehors aprés plusieurs années. Il faut remarquer que les humeurs ne sont pas premierement adherantes au sang, mais aux parties solides ; que ces mesmes humeurs qui sont purgées en façon de cries dans la rougeole & dans la petite verole, ne sont pas contenuës dans les veines dés le moment de la naissance, & ainsi conservées pen-

dant plusieurs années ; mais il reste dans les parties solides de tout le corps, une certaine disposition qui donne lieu à l'amas de telles humeurs, c'est à dire, comme quelques-uns pésent que ces impuretez ne demeurent pas substantiellement dans le corps; (car par le trop long sejour elles se corromperoient & acquereroient une plus mauvaise pourriture,) mais seulement une qualité maligne est imprimée aux parties du fetus, qui enfin infectant quelques parties des humeurs, & la nature ne les pouvant pas souffrir, les pousse à la peau: car de même, comme dit Horace, qu'un vaisseau recent estant abreu-

vé de quelque liqueur, en conserve long-temps l'odeur.

> *Quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu l. 1. epist.*

Et de même qu'un tonneau a coûtume de communiquer la saveur & l'odeur du vin dont il est abbreuvé de même ; il y a une certaine disposition maladive contractée dans la matrice des impuretez du sang menstruel, quoy que l'aliment dont l'enfant se nourrit soit loüable, toutefois à cause de cette mauvaise disposition : il a contracté quelque mauvais levain : d'où il arrive que le sang n'est pas totalement en-

gendré pur, & la nature ne le pouvant souffrir le rejette dehors : que si cette excretion arrive aux uns plûtost, aux autres plus tard, c'est qu'outre la diversité des temperamens, le sang n'est pas toûjours engendré impur dãs la mesme quantité, & ce ferment du sang est ou en petite quantité quand l'enfant vient au monde, où il n'a pas tout à fait acquis sa maturité : mais lors qu'il est en si grande abondance, qu'il commence à estre incommode à la nature, alors elle a coustume de faire cette excretion, à quoy elle est toûjours irritée, ou par le vice de l'air, ou par la contagion des autres travaillez de ces maladies:

& pour me servir de quelques exemples, ne voyons-nous pas que le venin de la grosse verole, la tache de la ladrerie, & la morsure d'un chien enragé demeurent cachés pendant quelques années.

XV.

Outre ces trois causes que je viens d'expliquer, il s'en rencontre plusieurs autres externes qui donnent le mouvement aux internes : la premiere est l'air dont j'ay déja parlé, qui agite le sang, ou par une qualité manifeste, ou par une qualité cachée & maligne, provenante ou de quelque influence particuliere des Astres, ou des changemens

qui arrivent dans les saisons de l'année, principalement dans le printemps & dans l'automne, quand la constitution de l'air est chaude & humide, & que le vent de midy souffle, ou dans un pays chaud & humide. L'air peut contribuer à la generation de la rougeole & de la petite verole en deux manieres: quelquefois il concourt comme cause principale, comme j'ay déja dit, quand la malignité de l'air est si grande qu'elle est suffisante de soy pour donner naissance aux humeurs qui engendrent ces maladies, & qu'elle peut produire cette corruption principalement dans les corps tendres & delicats des petits

enfans, d'où vient qu'alors elles sont les messagers & les avant-coureurs de la peste: mais quelquefois le vice de l'air n'est pas si grand qu'il puisse de soy corrompre les humeurs : toutefois il a une qualité en soy qui peut agiter & mouvoir ces humeurs cachées dans le corps. Outre l'air on met au nombre des causes externes l'usage frequent du bain, l'exercice violent & tout ce qui peut allumer le feu dans le corps : en un mot ce qui contribuë beaucoup, c'est l'attouchement ou contagion : car il exhale des corps infectez de ces ordures un écoulement maladif qu'Hypocrate appelle *Aporroya nosera effluvium*

morbidum. Un écoulement pestilentiel & putride que Alexandre Aphrodisée nomme *Loimiki aporroya effluvium pestilens & putre faciens*, qui est répandu dans les plus petits corpuscules, & lequel comme une pepiniere de malignité excite dans les corps voisins une pareille agitation & ébullition.

XVI.

Comme la nature a coustume d'exciter cette évacuation critique, & cette ébullition contractée dans le sang, de quelque maniere que ce soit, on demande si cela se fait toûjours avec fiévre ou

quelquefois ſans fiévre. Pour dire d'abord ce que je penſe de cette queſtion, il eſt conſtant qu'elle ne ſe peut faire ſans fievre; car puiſque la rougeole & petite verole ſont excitez en maniere de criſe, & que la criſe & l'ébullitiõ ne ſe fait ſans fiévre, il eſt évident qu'elles ne peuvent point arriver ſans fiévre. Cette ébullition ne commence pas ſeulement vers la peau, mais dans les grandes veines, leſquelles eſtans des lieux tres-chauds, il eſt impoſſible que la chaleur ne ſoit point communiquée au cœur. Il eſt vray que comme ces maladies ſont grandement familieres aux enfans, la fiévre eſt ſouvent ſi petite à cauſe du

peu de matiere qui cause cette ébullition, qu'ils semblent n'en point avoir, car ils ne se plaignent point, & on s'apperçoit seulement qu'ils sont malades quand le venin sort: de là vient qu'on croit, mais faussement, qu'ils sont sans fiévre. Quelquefois la fiévre est excitée de l'ébullition du sang, & elle est ou le symptome, ou la crise de ces maladies, & c'est un bon signe quand la fiévre cesse à leur sortie. Quelquefois elle paroist aprés la sortie, lorsqu'elles suppurent, ou parce que la matiere dans le premier effort n'a pas esté entierement expulsée, ou parce qu'une partie de cette matiere est retenuë au-dedans, qui est

un signe tres-dangereux.

XVII.

On demande encor de quelle nature est la fiévre qui est jointe à la rougeole & à la petite verole, c'est une synoche, parce que ces maladies se font par une ébullition du sang, & que les malades durant le cours de la maladie souffrent une chaleur égale; mais comme il y a deux differences de fiévre synoche, l'une qui est sans pourriture, & l'autre qui est avec pourriture, il faut rechercher de quelle sorte est cette fiévre. Les Medecins ne s'accordent point sur ce point; les uns veulent que la matiere

dont ces maladies dependent puisse quelquefois boüillir sans pourriture, de mesme que par l'ébullition dans le vin nouveau, les parties heterogenes ou de differéte nature sont separées des homogenes de mesme nature, sans pourriture; qu'ainsi il y a quelque difference en ces fiévres, les unes estant plus fâcheuses, & les autres si legeres, qu à peine sont-elles apperceuës des malades mesmes. Les autres soûtiennent au contraire que la fiévre soit fâcheuse, soit legere, n est jamais sans pourriture ou corruption des humeurs, le sang n'est pas seulement allumé, les humeurs sont encore corrompuës, comme l'indique la ma-

tiere renfermée, ce qui n'arrive point dans la ſynoche ſans pourriture, & cette ébullicion du ſang ne ſe fait pas de meſme que dans le vin nouveau & dans la biere, mais cette expulſion des humeurs vicieuſes ſe fait en maniere de criſe par la faculté expultrice, laquelle eſt incitée par le vice de la matiere putride & corrompuë, ou par quelque cauſe externe ; ce que cette matiere qui eſt la cauſe prochaine de ces maladies, fait aſſez connoiſtre : & comme cette matiere eſt quelquefois grande, & quelquefois moindre, la fiévre qui en eſt allumée eſt tantoſt plus douce & tantoſt plus violente: celle qui eſt douce s'évanoüit

en peu de jours, & les enfans la negligent quelquefois, & le plus souvent mesme la pourriture est plus grande: ce qui fait que dans le commencement & dans le progrés la fiévre est aussi plus grande: que si la maladie doit estre salutaire, la fiévre diminuë dans l'éruption. Quelquefois ces maladies tiennent de la nature de la peste, & alors presque tous les enfans meurent. La fiévre dans la rougeole & dans la petite verole n'est pas toûjours une synoche putride, elle est quelquefois une tierce ou double tierce continuë : car s'il y a de ces maladies qui sont ou sanguines ou bilieuses, ou pituiteuses, ou mélancholiques,
rien

rien n'empesche que la fiévre ne soit de la mesme nature, que l'humeur dominante; & c'est ce que j'ay observé plusieurs fois. J'ay encor observé que la fiévre n'est pas seulement essentielle à l'égard de ces deux maladies qu'elle precede, mais qu'elle est encore symptomatique à l'égard d'une autre maladie dont elle est precedée. J'ay veu autrefois la servante d'un Procureur de la Cour à Paris, qui fut d'abord attaquée d'une vraye pleuresie, accompagnée d'une fiévre continuë, elle tombe en delire le quatriéme jour & le septiéme, la petite verole sortit, qui luy fut une crise favorable; la fiévre estoit primitive à l'égard

de la petite verole qui devoit sortir, mais elle estoit symptomatique à l'égard de la pleuresie. J'ay veu encore une femme qui dans le dernier mois de sa grossesse fut cruellement tourmentée de douleurs de reins avec une fiévre double tierce continuë, la petite verole sortit au neufiéme jour, elle accoucha à l'onze & mourut; cette fiévre donc estoit la maladie à l'égard de la petite verole, mais elle estoit le symptome à l'égard de la douleur de reins.

XVIII.

Comme le pourpre est luymesme le symptome des fié-

vres pestilentielles & malignes, il y a plusieurs signes & symptomes de ces fiévres que l'on peut bien rapporter au pourpre ; mais il faut remarquer en passant, que toutes ces taches pourprées n'arrivent pas toûjours dans les fiévres malignes, mais qu'elles arrivent quelquefois sans fiévre aux femmes & aux filles, par exemple qui ne sont pas bien reglées, & aux petits enfans à cause de quelque legere ébullition du sang. Les signes donc & les symptomes du pourpre, aussi bien que des fiévres pourprées, sont ceux-cy. La fievre qui travaille le malade est douce & lente, fâcheuse & difficile à connoistre à cause des va-

peurs malignes qui sont continuellemẽt portées au cœur, & cette fiévre est ordinairement accompagnée d'engourdissement, de lassitude & de briseure de tous les membres, principalement au commencement de la maladie, de pesanteur & douleur de teste, de rougeur des yeux, d'oppression de la gorge, d'inquietude, d'hoquets & d'assoupissemens. Le poulx est caché & rare, l'urine est quelquefois semblable aux sains, quelquefois elle est épaisse & trouble, quelquefois & dans l'estat mesme elle paroist cuite, & cependant les malades meurent, quelquefois elle est tenuë & cruë sans sediment, ou avec un suspens (*encore*-

ma) lanugineux, c'eſt à dire ſemblable à de la laine. Le ventre eſt reſſerré & ſouvent il coule par trop, ce qui n'arrive jamais ſans danger, ainſi que raporte Hypocrate dans ſes Epidemies, *a* le ſang coule goutte à goutte des narines, l'haleine eſt forte & puante, & tous ces ſignes qui marquent, ou de la malignité, ou de la pouriture, precedent ſouvent le pourpre, & quelquefois ils l'accompagnent.

XVIV.

Quant aux ſignes de la rougeole & de la petite verole, il y en a de quatre ſor-

a 3. *Epid.*

tes, les uns nous indiquent lors qu'elles sont sur le point de paroistre, les autres nous les marquent presentes, lors que les pustules sont déja sorties dehors, d'autres marquent l'humeur d'où elles naissent, & d'autres les parties qu'elles occupent. On connoist par la veuë celles qui sont presentes; mais il faut rechercher les signes de celles qui ne paroissent pas encore, & qui sont sur le point de paroistre, lesquels se tirent des actions blessées, des excremens & du changement des qualitez en cette sorte. Les malades sont travaillez d'une grande pesanteur & douleur de teste, des yeux & de la gorge, avec un batte-

ment des tempes & du front, les narines leur demangent, ils éternuënt ſouvẽt, ils tremblent & ſont effrayez en dormant, ils reſſentent des accés ſemblables à ceux des Epileptiques; ils tombent quelquefois en delire, quelquefois ils ſont comme dans l'aſſoupiſſement & dans la letargie, ſans preſque de ſentiment ny mouvement, ils ſouffrent douleur dans le dos & pulſation dans l'épine, peſanteur de tout le corps, ardeur & piqueure dans la peau, difficulté de reſpirer, une toux ſeche, baaillement, envie de dormir, palpitation de cœur, le viſage & les yeux ſont rouges, la voix eſt enroüée, la bouche eſt ſeche,

& la peau eſt rude ; adjoûtez à toutes ces marques la fiévre ou ſynoche, ou continuë ; tous ces ſignes ſont communs à la rougeole & à la petite verole, avec cette difference que dans la rougeole il y a plus d'inquietude, plus de chaleur, le vomiſſement par le long ſejour de la bile dãs l'eſtomach eſt plus fâcheux, la laſſitude eſt un peu plus ſupportable. On ne peut pas dire que tous ces ſignes ſoient infaillibles, ils ne ſont que conjecturaux, puiſque la plus grande partie ſe rencontrent dans les autres fiévres; mais lors qu'elles paroiſſent & qu'elle ſaugmentent, principalement vers le 2. ou troiſiéme jour, & qu'on apperçoit quelques

quelques taches rouges qui se répandent sur la peau, c'en est une marque indubitable, & alors ces taches sur tout vers le quatriéme jour, s'élevent en pointe; en telle sorte qu'on les voit comme des tubercules ou bosses rouges élevées sur la peau, d'où se fait la petite verole, où elles s'étendent en large, d'où vient la rougeole. Toutefois la petite verole sort avec une plus grande demangeaison & douleur, d'abord comme des pointes d'aiguille, ou des grains de millet, qui ensuite se changent en pustules plaines de sanie, & qui peu à peu (la fiévre & les autres symptomes venans à diminuer,) suppurent, se desséchent &

tombent, mais la rougeole sort plus promptement & se reçut, & s'évanoüit aussi-tost. Une des grandes marques de ces maladies, c'est quand elles sont Epidemiques, que le malade est un enfant, parce qu'elles n'arrivent pas si souvent aux adultes, ny aux vieilles gens, que le malade a conversé avec ceux qui en estoient gastez, ou qu'il soit de la famille, & qu'il demeure dans la mesme maison; car ces maladies sont en toutes manieres contagieuses, principalement aux corps, entre lesquels il y a du rapport, comme entre les parens.

XX.

Quelquefois il n'y a que la rougeole, quelquefois que la petite verole qui regne ; ce qui dépend de la diverſe conſtitution des humeurs, car la conſtitution du ſang eſt differente dans differens corps; ce qui fait que le venin contracté par les enfans dans la matrice n'eſt pas le meſme. Il arrive quelquefois que ce ſoit la meſme conſtitutiõ du ſang; toutefois il y a de la diverſité qui peut eſtre produite par l'action des cauſes qui corrompent le ſang.

XXI.

Le temps dans lequel ces maladies ſont plus frequentes, c'eſt le printemps & l'automne, principalement ſi un Eſté pluvieux a precedé, & ſi le vent de midy a continuellement ſoufflé, ou ſi l'hyver a eſté humide & pluvieux dans cette derniere ſaiſon, outre la grande agitation des humeurs qu'elle cauſe, c'eſt que les enfans mangent du fruit par excés. Elles ſont moins frequentes dans l'Eſté & dans l'hyver, ſi ce n'eſt que ces deux ſaiſons s'eſloignent de leur temperature naturelle, ou que par les precedentes ſaiſons les enfans

ayent retenu quelque femence de malignité.

XXII.

Quant aux fignes des caufes, la chaleur du vifage nous les marque ; fi elles viennent debile, la couleur en eft rouge & un peu jaune ; fi de pituite elle eft blanche avec fanie, fi de mélancholie elle eft noire & feche; s'il y a plus de corruption dans les humeurs & plus de chaleur, les taches en font violettes, vertes, livides & noires, fi leur matiere eft bilieufe, la pefanteur & douleur du dos n'eft pas fi grande, mais il y a plus d'ardeur, plus d'inquietude & de foif, & fi la matiere eft plus

grossiere, il n'y a pas tant d'ardeur ny de demangeaison; mais il y a une plus grande pesanteur de corps.

XXIII.

A l'égard des parties qui en sont incommodées, si elles sortent non seulement à la peau, mais aux parties internes, le ventre, les intestins & les poulmons; la fiévre est fâcheuse, la difficulté de respirer est grande, la toux est incommode, la douleur du ventre & des intestins tourmente beaucoup, l'urine est sanguinolente, & la dissenterie arrive. Tous ces fâcheux symptomes causent souvent la mort, ou à tout le moins

des ulceres malins, carie des os, perte de la veuë, difformité du visage, estropiment de quelque membre qui n'en sont que trop souvent les fruits malheureux ; aussi ces maladies sont detestables à tout le monde, puisqu'elles n'épargnent personne, elles attaquent les enfans dans le berceau, elles ne respectent point les vieillards, elles se mocquent de la vigueur des jeunes gens, elles entrent avec autant d'insolence dans les Palais des Souverains, que dans les cabanes des Bergers, & la beauté qui soûmet avec tant de douceur toute la terre à son Empire, n'est que trop souvent soûmise à sa tyrannie.

XXIV.

Tous ces desordres sont causés par le maistre grain de la verole; c'est ainsi qu'on appelle un assemblage de plusieurs pustules, qui par leur proximité & par leur grosseur se joignent toutes ensemble, & font un mélange de leur matiere, laquelle estant amassée en grande quantité, & en mesme lieu, ronge bien plus profondement les parties que si elle avoit esté dispersée en plusieurs pustules separées; c'est pourquoy les cavitez en deviennent beaucoup plus creuses & plus difformes, à cause de la grande perte de sub-

ſtance qui s'y fait ordinairement, & ſe faiſant un dépoſt de cette matiere ſur les os, ou ſur d'autres parties, elle les carie & y cauſe d'autres accidens.





SECTION SECONDE.

Du Prognostique du pourpre, de la rougeole & de la petite verole.

ARTICLE PREMIER.

SI les taches pourprées sont grandes & en grand nombre, & qu'elles sortent en un jour de crise, elles declarent que la nature est victorieuse ; mais si elles sont petites, en petit nombre, de mauvaise couleur & sympto-

matiques, c'eſt un ſigne que la nature ſuccombe, mais c'eſt un ſigne tres-fâcheux, quand elles ſe retirent aprés qu'elles ont paru ; car c'eſt un indice que la nature maladive eſt retournée au dedans ; quant à la petite verole, ſi elle ſort promptement, ſi elle vient promptement à maturité, elle marque la force de la nature ; la facilité & l'obeïſſance de la matiere ; au contraire ſi elle paroiſt tard, elle marque l'opiniaſtreté de la matiere. Si ces puſtules ſont en grande quantité, grandes, doubles & contiguës, elles ſont plus dangereuſes que quand elles ſont petites, en petites quantité & clair ſemées, car elles

montrent la trop grande quantité de matiere. Si elles sont dures, elles indiquent la foiblesse de la nature & la grossiereté de la matiere qui ne se cuit qu'avec peine. Si elles sont abattuës, elles signifient la foiblesse de la faculté expultrice. Si elles sont vertes, livides & noires, provenantes de bile porracée ou de bile noire, elles sont tres-dangereuses, & elles ne le sont pas moins, si dans le milieu il paroist une tache noire, qui est une marque d'une insigne malignité. Si estans sorties elles s'évanoüissent aussi-tost, elles sont presque mortelles, puisque la malignité retourne au dedans, peu de malades en revien-

nent quand elles ſont ainſi, & meurent pour l'ordinaire en 24. heures. Si enfin eſtans noires ou livides, elles ſe mêlent avec le pourpre, elles ſont tres-dangereuſes ; car elles montrent que la pourriture eſt grande.

II

Si le poulx eſt égal & reglé, quoy que la fiévre ſoit tres-grande, il y a quelque eſperance ; au contraire s'il eſt dereglé, inégal & reſſerré, il eſt dangereux principalemẽt ſi au commencement il paroiſt foible.

Si le poulx eſt ſemblable au poulx de ceux qui ſe portent bien, il y a du danger;

car la nature par sa foiblesse ne peut point travailler à la coction, & ordinairement il n'y a point de fiévre, ou elle est tres-petite, & cependant les malades n'en sont pas mieux ; au contraire ils courent à grands pas à la mort. Nous en avons un exemple dans les Epidemies d'Hypocrate a d'un nommé Hermocrate, qui ayant esté depuis le 20. jusqu'au 24. sans fiévre, mourut le 26.

Quant à la rougeole & à la petite verole, il est plus avantageux que la fiévre precede, qu'elle suive, parce que celle qui precede montre la force de la nature, & celle qui suit

a 3. *Epidem.*

ſa foibleſſe. Si la fiévre eſt legere, accompagnée de legers ſymptomes, qui ceſſe ou au moins qui diminuë beaucoup aprés la ſortie, c'eſt un bon ſigne; mais ſi la fiévre eſt grande, & ſi elle ne diminuë point aprés l'éruption, c'eſt un mauvais ſigne; car il y a apparence que les humeurs malignes & venimeuſes n'ont pas eſté ſuffiſamment pouſſez à la peau, mais qu'il en reſte une grande partie dans les veines.

III.

Le prognoſtique des vrines dans le pourpre eſt fort incertain; car non ſeulement celle qui eſt confuſe, trou-

ble, ſubtile ou épaiſſe; mais celle-là meſme qui eſt ſemblable à celle des perſonnes en ſanté eſt mauvaiſe; & quoy que les ſignes de coction qui paroiſſent dans les vrines ſemblent eſtre des marques aſſeurées de gueriſon, cependant on en a veu mourir pluſieurs, ces meſmes vrines étant devenuës cruës. Toutefois les vrines bien cuites, ayant un eneoreme ou ſuſpens au milieu, loüable, perſeverant, ainſi de meſme pluſieurs jours, & s'uniſſant de jour en jour davantage, & deſcendant peu à peu dans le fond du verre, donne une eſperance certaine de la vie; car la faculté naturelle qui reluit dans telles vrines, eſt aſſez

aſſez forte & vigoureuſe pour dompter la malignité ; ainſi quoy que la maladie ſoit grande, quoy que les ſymptomes ſoient fâcheux, on peut avec confiance prédire un heureux évenement de la maladie. C'eſt une marque aſſeurée de la mort quand l'urine eſt graſſe & comme de l'huile, qu'elle eſt noire ou livide, avec une hypoſtaſe noire ou livide. L'urine qui eſt grandement copieuſe, ſans diminution de la fiévre, menace de danger; car c'eſt un ſigne que les humeurs ſont fonduës ; les urines livides ou noires dans la petite verole ſont auſſi dangereuſes, parce que la bile noire qui regorge dans les veines corrompt

toute la masse des humeurs, l'urine de sang est un signe tres-mortel.

IV.

Les sueurs ne promettent rien de certain dans le pourpre, quand mesme elles auroient toutes les conditions requises ; car quelquefois la sueur estant survenuë le premier jour, la fiévre est remise; mais ensuite il arrive d'autres fâcheux sympromes, & aprés plusieurs sueurs le malade meurt. Car les sueurs copieuses qui ne diminuënt point la maladie, proviennent de la colliquation ou fusion de tout le corps. Il est avantageux au malade d'avoir

des sueurs frequentes depuis le commencement de la maladie, pourveu qu'il n'en soit pas plus mal ; car c'est un signe que la nature subtilise peu à peu la matiere, & qu'elle s'en décharge par la sueur.

La suppression des évacuations dans le pourpre au commencement & dans l'augment est une bonne marque, & cela signifie que la malignité n'est pas si grande que la nature n'en vienne à bout dans le temps, pourveu qu'il ne se fasse point quelque cheute d'humeurs sur quelque partie considerable, mais dans l'estat toute suppression est mauvaise ; car c'est une marque de la longue durée de la maladie, ou

du peu d'esperance de guerison, parce que la matiere qui n'a pas esté domptée en plusieurs jours, cause bien souvent aprés l'onze ou le quatorziéme jour, ou la phrenesie, ou la l'étargie, ou quelqu'autre fâcheux accident que l'on guerit mal-aisément, quelque remede qu'on employe.

V.

Le flux de ventre est un présage tout à fait incertain dans le pourpre; car au commencement de la maladie, il semble estre salutaire; & cependant on l'a quelquefois reconnu mortel, on a veu quelquefois des malades gue-

rir d'un flux de ventre, & quelquefois on en a veu mourir, quoy qu'il y eût quelque marque de coction. Il faut observer que si la malignité domine, le flux est favorable; & au contraire si la pourriture l'emporte il est mauvais.

Le flux de ventre & la dissenterie sont souvent mortels dans la petite verole, & peu en réchappent, pource que toutes les humeurs malignes par un mouvement contraire au mouvement de la nature retournent au-dedans.

Si le sang coule abondamment des narines au commencement de la maladie, la rougeole & petite verole sortent en petite quantité, &

le malade en eſt plus facilement delivré.

Si le ſang qu'on a tiré dans le pourpre n'eſt point corrompu, mais beau & naturel, il eſt dangereux; car c'eſt un ſigne évident qu'il y a plus de venenoſité que de pourriture, ou que la pourriture eſt cachée dans les veines proche du cœur, & qui n'a pû eſtre tirée par la ſaignée.

VI.

Le delire eſt aſſez ordinaire dans le pourpre, il n'eſt point à craindre ſi le ſomeil l'appaiſe, ou s'il ſurvient une ſueur copieuſe, qui montre que la matiere eſt renvoyée du cerveau à l'habitude du

corps; mais le delire qui persevere est à craindre, puisqu'il se change souvent en phrenesie.

Les constructions & tressaillemens de membres qui ont coûtume d'arriver frequemment, sont des mouvemens convulsifs tres-dangereux, sur tout s'ils sont accompagnez de delire; car c'est un signe que le cerveau est grandement blessé.

Les tremblemens des mains & de la langue sont mortels; car ils marquent le grand abbattement des forces, & que la nature est vaincuë par la maladie; c'est pourquoy Hypocrate les condamne dans ses Prognostiques.

La surdité au commence-

ment de la maladie, eſt tres-dangereuſe ſelon la doctrine d'Hypocrate, mais dans l'état elle eſt ſalutaire ; car c'eſt une marque des forces du cerveau qui chaſſe les humeurs nuiſibles des parties internes aux externes.

L'éternuëment ſelon le meſme Hypocrate, pourveu que les poulmons ne ſoient point attaquez, donne quelque eſperance de gueriſon.

Les douleurs d'eſtomach ou hoquets frequens menaçent de danger, & ſignifient que l'eſtomach eſt affecté de quelque qualité venimeuſe.

Le grand dégoût des alimens eſt un ſigne tres-perilleux ; car cela eſtant, il faut croire

croire que l'eſtomach eſt corrompu par quelque maligne qualité, & que ſa temperature eſt tellement renverſée, qu'il rebute les alimens les plus loüables, & qui ſont les plus familiers.





SECTION III.

De la guerison du pourpre, de la rougeole & de la petite verole.

ARTICLE PREMIER.

COmme le pourpre eſt le ſymptome ordinaire des fiévres malignes & peſtilentielles qu'elles precedent, qu'elles ſuivent & qu'elles accompagnent toûjours : C'eſt de ces meſmes fiévres que les Medecins doivent tirer leurs indications pour la gueriſon

de cette maladie. Elles consistẽt à décharger la nature du fardeau qui l'accable & qui l'opprime, soit le sang, soit les humeurs, à lever les obstructions qui étouffent la chaleur à corriger la malignité de l'air qui gâte & qui corrompt le sang. Toutes ces choses dependent des trois grands remedes de la Medecine, qui sont la diete, la Chirurgie & la Pharmacie.

II.

On aura soin de corriger l'intemperie & la malignité de l'air, ; s'il est trop chaud en le raffraichissant, en versant souvent de l'eau d'un vaisseau dans un autre, en ar-

rosant la chambre d'eau avec le vinaigre ou l'eau rose, ou en répandant des herbes & des fleurs froides, par exemple des feüilles de vignes, de saule de nenuphar, de roseaux, des fleurs de roses, de violettes de nenuphar qu'on aura soin de serrer dans un lieu frais, & les changer souvent dans le jour; car étans seches elles échauffent. S'il est trop humide on le dessechera en allumant du feu dans les cours, devant les maisons, & dans les chambres, avec les bois odoriferans, comme de geneure, de laurier, de romarin, & autres semblables; car c'est ainsi que Hypocrate chassa autrefois la peste de l'éthiopie. Le

vivre doit estre subtil, parce que la fiévre de quelque nature qu'elle soit est toûjours aiguë ; ainsi il suffira de donner des boüillons de poulet, ou tout au plus d'un peu de veau & de volaille assaisonnez dans l'Esté de laictuë, de pissenlis, d'ozeille & de pourpier, pressant toûjours dans chaque boüillon qui sera de 3. ou de 4. en 4. heures le jus d'un demy citron, ou d'orange, ou de grenade, sur tout s'il y a beaucoup de pourriture ; & si l'on s'apperçoit que la fiévre doive estre longue, on adjoustera une cueillerée de jus de mouton ; le boire ordinaire sera de la ptisane d'orge & de reglisse, ou d'une decoction d'orge & de

tamarinds, avec un peu de canelle ou de l'eau sucrée avec le citron, ou la conserve de buglosse dans de l'eau d'orge ; & dans toutes ces sortes de boissons, on n'oubliera pas de mettre 3. ou 4. gouttes d'esprit de vitriol ou de souffre, lesquels ont la vertu de raffraichir, d'ouvrir, de resister à la pourriture, d'empescher l'inflammation des humeurs & d'appaiser la soif. Le vin vieil bien trempé est souvent profitable, & est un des grands cordiaux de toute la Medecine, puisqu'on a veu par experience que plusieurs malades abandonnez ont recouvert heureusement la santé par cette agreable liqueur; cependant com-

me il pourroit rendre la fiévre plus ardente, c'eſt icy que la prudence du Medecin eſt neceſſaire. De ſorte que ſi la fiévre eſt legere, ſi la malignité eſt grande ; ſi le corps eſt pituiteux, ſi le poulx eſt peu frequent, ſi la langue eſt humide, ſi le malade n'eſt gueres alteré, on peut hardiment donner un peu de vin trempé ; mais au contraire ſi la fiévre eſt violente, s'il y a peu de malignité, ſi le poulx eſt frequent, ſi le malade eſt bilieux, s'il eſt beaucoup alteré, ſi la langue eſt ſeche, rude ou noire, il faut abſolument s'en abſtenir.

III.

Touchant le regime de vivre dans la rougeole & dans la petite verole; il faut prendre garde sur toutes choses que le malade ne soit point exposé à un air froid, principalement dans l'hyver; ce qui empescheroit la transpiration des humeurs, & retiendroit le venin au-dedans; mais il faut prendre garde aussi de ne le point exposer à un air trop chaud, de peur que la chaleur naturelle ne soit étouffée par l'abondance des fumées boüillantes. On placera donc le malade dans un lieu un peu chaud, afin que les pores s'ouvrent, &

que le venin ſorte mieux, on fermera bien la chambre, afin que l'air froid n'y entre en aucune maniere ; car il eſt à craindre (& l'experience le prouve à l'égard des petits enfans,) que le venin eſtant retiré au-dedans par le rencontre de l'air froid, ne cauſe la mort. Il faut donc couvrir moderement le malade, mais ne le point ſurcharger de couvertures qui pourroient augmenter la fiévre. On pretend que les veſtemens rouges par une proprieté particuliere pouſſent le ſang boüillant aux parties de dehors; on croit auſſi qu'une brebis ou un mouton renfermé dans la chambre attire à ſoy & reçoit facilement le venin. Pour

ce qui regarde le vivre , ces maladies estans aiguës , il le faut ordonner leger, convenable aux maladies aiguës, sur tout au commencement; car ce n'est pas sans raison que les Medecins ont establi deux temps de ces maladies, distinguez par le nombre des jours , l'un de l'ébullition du sang , qui est depuis le premier jusqu'au quatriéme jour; & l'autre de la sortie , de la maturation & du dessechement , qui dans la rougeole est ordinairement terminé le septiéme jour , & dans la petite verole le 14. quoy que quelquefois le dessechement à cause de la crudité & de l'épeisseur de la matiere s'êtend jusqu'au vingtiéme jour.

Partant donc dans les premiers jours, il faut que les malades s'abstiennent d'une maniere de vivre trop plaine, comme d'œufs & de viandes, mais ils se doivent nourrir de mesme que dans les fiévres continuës ; il faut bien prendre garde sur tout que par cette façon de vivre legere, les forces puissent durer jusqu'à l'estat, comme l'ordonne Hypocrate, *a* de peur qu'ils ne soient obligez dans l'estat de prendre une nourriture plus forte qui détourneroit non sans danger la nature de son devoir. Les alimens dont ils doivent user ne doivent point estre ny a-

a L. 1. des Aph.

cres ny salés, ny gras, ny doux, qui pourroient augmenter l'ébullition & l'acrimonie des humeurs, mais moderement, froids & astringens pour temperer l'ébullition du sang, conserver & deffendre les parties internes de l'injure de ces pustules; sur tout il faut éviter les fruits d'Esté qui se corrompent aisément dans le corps, le lait de la nourrice sera suffisant pour les petits enfans à la mammelle, & on leur ostera entierement la boüillie; on aura soin que la nourrice prenne de bons alimens, & qu'elle soit saignée & purgée, si la necessité le demande, lorsque les taches sortent aisément, que la fiévre & les

autres accidens sont adoucis, on les peut nourrir plus fortement. Pour le boire le malade usera d'eau succrée, ou d'une decoction d'orge, ou d'ozeille, ou de raclure d'yvoire & de cerf, y adjoûtant le syrop de limons, ou bien d'une ptisanne faite avec l'orge mondé, le chiendent & la reglisse dans laquelle on peut faire boüillir quelque raisins de damas, ou mesler dedans les syrops de limons & de grenades, principalement dans le commencement & lors que la fiévre est violente; mais si la fiévre n'est pas bien forte, on peut éteindre quelquefois un lame d'or ou uue bille d'acier dans de l'eau d'orge, y adjoustant les

ſucs de citron & de grenade, ou bien on peut faire une décoction d'orge & de figues tres-utile pour chaſſer les humeurs à la peau. Le vin doit eſtre abſolument deffendu ſur tout le doux, & avant que les puſtules ſortent ; mais aprés la ſortie & la remiſe des ſymptomes, ceux qui ont couſtume de boire du vin, peuvent en uſer bien trempé. Pendant tout le cours de la maladie le ſomeil ſera moderé ; car s'il eſt trop long, la chaleur eſtant toute retirée au-dedans pendant le ſomeil, il eſt à craindre que la fiévre ne s'augmente, & que la teſte ne ſe rempliſſe de fumées. Les veilles ſeront auſſi moderées, de peur que les

eſprits eſtans trop épuiſez les forces ne manquent. Le malade ſe tiendra bien de repos, afin que la chaleur naturelle attachée à l'expulſion de la matiere maladive ne ſoit point détournée de ſon devoir. Toutefois au commencement on peut faire de legeres frictions aux bras & aux cuiſſes, afin d'attirer l'humeur nuiſible à la peau. Si le ventre eſt reſſerré, on aura recours aux lavemens ou aux ſuppoſitoires ; enfin le malade évitera les paſſions de l'ame, ſur tout la colere & la crainte, dont celle-cy retient auprés du cœur le ſang mauvais retiré au-dedans, & celle-là par ſa trop grande chaleur trouble le ſang & l'enflame.

La maniere de vivre estant ainsi reglée dans toutes ces maladies il faut serieusement examiner si la saignée est utile & profitable, ou si elle est dangereuse & nuisible. Pour y proceder avec prudence & ne point faire si l'on peut de fautes, il faut considerer le temps qui precede l'éruption, le temps que ces taches commençent à sortir, & aprés qu'elles sont sorties. Je commance par le pourpre dont on doit considerer la grandeur, l'intemperie, la pourriture & la malignité, auparavant que le pourpre sorte, si la maladie est grande, s'il y a intemperie chaude & pourriture, si le sang abonde dans les veines; si l'urine est trouble

trouble, qui ſignifie que toute la maſſe du ſang eſt gâtée, ſi la pourriture eſt plus grande que la malignité, ſi la fiévre maligne eſt cauſée des humeurs putrides, renfermées dans les veines, s'il y a inflammation dans quelque viſcere, ou ſi on la craint; il faut hardiment & ſans crainte tirer du ſang dés le premier jour une, deux & trois fois, juſqu'à ce que la nature ſoit déchargée de ſon fardeau; mais il faut que les ſaignées ſoient faites au commencement de la maladie; car dans le progrés, lorſque la malignité eſt répanduë dans toute la maſſe du ſang; bien loin de profiter au malade, elles l'affoibliſſent grandement;

ainsi dans le sentiment des meilleurs Auteurs, elles ne doivent plus estre employées aprés le quatriéme jour. Mais si la malignité est grande, & qu'elle surpasse la pourriture, je croy qu'il est de la sagesse de celuy qui traitte cette maladie de s'en abstenir, ou au moins s'il ne peut pas absolument s'en dispenser que ce soit en petite quantité; car il est constant qu'à raison de la qualité maligne & venimeuse, elle nuit beaucoup; que la faculté vitale en est détruite, & que souvent elle precipite malheureusement le malade dans le tombeau. Il est bon encore d'observer soigneusement, lorsque cette maladie commence à parọi-

tie parmy le peuple, quels ſont les bons ou les mauvais effets de la ſaignée, & quels ſont à peu prés les degrez de la pourriture & de la malignité. Lors que le pourpre commence à paroiſtre, c'eſt une queſtion s'il faut ſaigner. Il ſemble que la ſaignée doive alors eſtre deffenduë, puiſque les humeurs qui doivent eſtre portées du centre à la circonference, ſont au contraire par la ſaignée portées de la circonference au centre; que bien loin d'ayder la nature dans ſon mouvement, on luy en procure un tout contraire, car les parties internes eſtans vuidées, il faut neceſſairement que le ſang contenu dans les parties

externes retourne dans les internes. Si l'éruption de ces exantêmes pourprez qui se fait au commencement de la maladie estoit critique, je serois volontiers de ce sentiment : mais comme cette éruption est symptomatique, qui provient de la grande ébullition du sang, & humeurs malignes & corrompuës, & qu'ainsi le mouvement de la nature ne puisse estre empesché, j'ayme mieux avec les Sages & prudens Medecins, faire tirer moderement du sang; si auparavant on en a pas suffisamment tiré, il n'y a rien à craindre dans cette pratique; au contraire si dans un corps beaucoup sanguin, les vrines estans grossieres &

rouges, on veut épargner la ſaignée, la nature ne pourra pas dompter une ſi grande quantité d'humeurs qui ſe jetteront avec impetuoſité ſur quelque partie interne, & y cauſeront une inflammation mortelle. Je dis bien plus, quand la chaleur naturelle auroit aſſez de force & de vertu pour ſe décharger de cette exceſſive abondance de ſang; toutefois dans les corps plethoriques, le ſang eſtant ordinairement groſſier, reſteroit dans les veines, s'y pourriroit davantage, & y produiroit une maladie plus dangereuſe; car il n'y a que la partie du ſang la plus ſubtile qui ſorte par le pourpre, tandis que la plus groſſiere, com-

me je viens de dire, resteroit dans les veines. Cela encore une fois ne se doit point faire sans grande précaution. Il ne faut pas entierement vuider les vaisseaux ; ce qui pourroit faire un retour des humeurs des parties externes aux internes ; mais il faut seulement diminuer la trop grande plenitude, afin que la chaleur estant reveillée, elle chasse & pousse au-dehors plus facilement ce qui reste de mauvais dans le sang & dans les humeurs. Si aprés le quatriéme jour le pourpre sort abondamment, si le malade en est mieux, si les symptomes sont adoucis, il faut s'abstenir de la saignée. Quoy que ce soit aux bras qu'elle

ſe doive plus ſouvent prati-
quer, puiſqu'elle diminuë
tout à coup la quantité du
ſang; quelquefois neanmoins
on peut utilement pratiquer
celle des pieds, quand le
malade eſt foible, & qu'il ne
peut davantage ſupporter la
ſaignée des bras. Elle ſert
principalement aux femmes
quand leurs menſtruës ſont
arreſtées, hors le temps meſ-
me de leurs ordinaires, elle
ne laiſſe pas d'eſtre utile, par-
ce qu'elles ont beaucoup de
ſang par l'ordre de la nature
dans les vaiſſeaux voiſins de
la matrice. Elle ſert encore
beaucoup en qui l'on craint
quelque tranſport d'humeurs
au cerveau; ce qui eſt aſſez
frequent dans ces ſortes de

fiévres; ce que l'on connoiſtra par la tenuité, la blancheur & le peu de couleur des vrines. Enfin elle convient aux mélancholiques, ſur tout ſi les hemorroïdes ſont ſupprimées, car la nature a coûtume de tirer par ces voyes le ſang limoneux.

V.

Comme la rougeole & la petite verole n'attaquent pas ſeulement les corps tendres des petits enfans, mais auſſi les corps robuſtes des jeunes gens, il faut diverſement pratiquer la ſaignée, en conſiderant toûjours le tems qui precede leur ſortie, & celuy qui la ſuit. Meſſieurs les Medecins

decins de Paris n'en diſpenſent point les enfans à la mammelle ; mais ſans perdre le reſpect que je dois aux Doċteurs de la plus celebre faculté de l'Europe, cette pratique n'eſt pas univerſellement receuë de tout le monde, puiſque les forces, la tendreſſe de l'âge, la nourriture tres-legere du lait & l'écoulement copieux qui ſe fait par la peau, ne le permettent pas. Trincavellius *a* écrit qu'il n'a jamais approuvé la ſaignée dans les enfans à la mammelle ; il ſoûtient que cela eſt contre la raiſon; que l'évenement en eſt ſou-

De rat. curan. part. aff. L. 2. c. 12.

vent mauvais ; & que quand mesme le succés en seroit quelquefois favorable, il le faut plûtost attribuer au hazard qu'au raisonnement; nos Anciens avoient bien de la peine d'en tirer à 3. 4. 5. 6. & 7. ans, & ils en faisoient un grand mistere, puisque Averroés témoigne en avoir fait tirer à un enfant de trois ans ; Amatus Lusitanus à un enfant de 5. ans, à la quantité de 4. onces, lorsqu'il y avoit apparence de petite verole. Nous sommes aujourd'huy plus hardis, puisque sans crainte nous en faisons tirer à deux & trois ans, & souvent mesme une seule saignée ne suffisant pas on la reïtere, si la fiévre aiguë per-

severe, ou si le delire, ou quelqu'autre fâcheux symptome presse. On en agit d'une autre maniere avec les jeunes gens; car dans le commencement de la maladie, le malade estant beaucoup sanguin, les forces estant suffisantes, on doit hardiment ouvrir la veine avant le quatriéme jour, & auparavant que les pustules sortent, afin que la nature déchargée d'une partie de son fardeau vienne mieux à bout de ce qui reste. Mais aprés le quatriéme jour, lors que les taches commençent à sortir, principalement si le malade commence à se mieux porter, si la fiévre diminuë, s'il y a de la remission dans les

ſymptomes, il faut ſe diſpen-
ſer de la ſaignée, & laiſſer
le tout à la conduite de la na-
ture qui ne manquera pas de
pouſſer ſuffiſammẽt à la peau
la matiere qui engendre la
maladie ; l'experience fait
connoiſtre tous les jours que
pluſieurs perſonnes peu ſan-
guines & legerement incom-
modées de la petite verole,
ſont heureuſement gueries
ſans la ſaignée. Lorſque la
rougeole ou la petite verole
ſort. C'eſt une queſtion s'il
faut ſaigner ; Il ſemble que
ce ſoit un crime de tirer du
ſang en ce rencontre, puiſ-
que c'eſt donner lieu au ve-
nin de retourner au-dedans;
c'eſt le ſentiment de Fernel,
de Duret, de Riolan & d'Am-

broiſe Paré ; mais ſi dans le temps que la petite verole ſort, la fiévre eſt plus aiguë, ſi le malade eſt plus inquiet, s'il reſpire avec plus de peine, ſi ſon urine eſt groſſiere & rouge, ſi les ſymptomes ſont plus grands, il eſt tres-important de le faire ſaigner ; car c'eſt une marque de l'accablement de la nature par la trop grande quantité d'humeurs que cette nature ne peut dompter ſans ce remede. Quand même la petite verole eſt parfaitement & entierement ſortie, ce qui arrive toûjours vers le neufiéme jour, ſi la fiévre preſſe beaucoup les meilleurs & plus experimentez Praticiens ne font pas difficulté de faire

ſaigner leurs malades pour empêcher l'inflammation des parties interieures ; cependant cette évacuation demande beaucoup de prudence, & je conſeille toûjours de s'en privilegier autant qu'on le pourra ; car il eſt conſtant que la petite verole eſtant mal-conditionnée ; & le malade bien loin d'eſtre ſoulagé, eſtant encore plus mal, on attribuë plûtoſt la mort à la ſaignée, qu'à la grandeur, à la violence & à la malignité de la maladie.

VI.

Aprés une ſuffiſante quantité de ſaignées, on peut faire revulſion par le moyen des

ventouſes ſeches ou ſcarifiées. Elles doivent eſtre ſeches quand il n'eſt beſoin que d'une ſimple revulſion, mais elles doivent eſtre ſcarifiées, quand on n'a pas plainement ſatisfait à l'évacuation du ſang que l'on n'avoit pû faire par la ſaignée, à cauſe de l'abbattement des forces ; Il les faut appliquer aux cuiſſes, aux feſſes, pour repouſſer la matiere venimeuſe du cœur aux parties éloignées, aux épaules & au dos pour tirer les humeurs venimeuſes du centre à la circonference, ce mouvement eſtant grandement conforme au mouvement de la nature ; mais il faut commencer par les parties inferieures, afin de re-

pouſſer une partie de la malignité aux parties les plus éloignées. Mais parce que les ventouſes appliquées en ces endroits ne peuvent pas ſuffiſamment repouſſer les humeurs & les vapeurs venimeuſes du cœur & des parties qui luy ſont proches ; il eſt à propos de les appliquer aux épaules & au dos, qui ſont parties voiſines du cœur, par ce moyen le mouvement de la nature eſt grandement aydé, & l'experience nous apprend que l'éruption du pourpre ſe fait principalement aux parties auſquelles on a appliqué de frequentes ventouſes. On ne doit pas craindre que par l'application des ventouſes aux épaules &

au dos, les humeurs qui pechent ſoient repouſſées des autres parties au cœur, pourveu que cette application ne ſe faſſe pas au commencement de la maladie, tandis qu'il y a encore beaucoup de plenitude ; mais aprés une évacuation univerſelle & ſuffiſante par le moyen de la ſaignée. Zacutus Luſitanus *a* recommande les ventouſes ſcarifiées proche les aînes & les aiſſelles pour attirer les humeurs vitieuſes aux parties ſi nobles & aux communs émonctoires où la nature a coûtume de s'en décharger. Outre les ventouſes on peut faire encore des frictions fre-

a *Obſ.* 13. *l.* 5. *prat. admir.*

quentes aux extremitez avec des linges rudes ; mais sur tout celle qui se fait avec le liniment d'Aætius est fort recommandable , puisqu'il ouvre les pores & donne un passage commode aux vapeurs venimeuses. Ce liniment se fait avec trois onces d'huile d'amandes douces, autant d'eau de fontaine , & deux dragmes de selnitre; on fait boüillir le tout jusqu'à la consomption de l'eau, & on en frotte avec les mains tout le corps chaudement matin & soir les vesicatoires appliquées à la partie posterieure du col, font une puissante attraction & revulsion ; elles tirent la matiere venimeuse de ces endroits, & la détour-

nent de la teste ; mais lors qu'il y a une grande malignité , & que les symptomes pressent vivement, il en faut appliquer au col , aux bras, entre le coude & l'humerus aux cuisses & entre les aînes & les genoux ; les ulceres qu'elles font en diverses parties du corps vuident, comme l'a autrefois remarqué Galien, toute la matiere malefique ; mais comme les cantharides qui entrent dans les vesicatoires étranglent la vescie par une vertu qui leur est particuliere , il sera bon d'y mesler de la semence d'ameos pulverisé qui empeschera le dommage que les cantharides pourroient causer dans la petite verole. Si la saignée est

ſuſpecte, par exemple à l'égard des petits enfans, ou ſi le temps propre pour la ſaignée eſt paſſé, on diminuëra la trop grande quantité du ſang par le moyen des ventouſes ſcarifiées aux épaules & aux cuiſſes, dans l'eſtat même de la maladie, car elles aydent le mouvement de la nature du centre à la circonference; il faut bien prendre garde que dans les petits enfans les ſcarificatiõs ne ſoient point profondes, parce que le ſang chaud & boüillant couleroit avec tant d'impetuoſité qu'on auroit de la peine à l'arrêter.



VII.

Il ne faut pas moins de purdence dans l'uſage de la purgation , que dans l'uſage de la ſaignée.Soit qu'on conſidere le temps dans lequel il eſt à propos de purger. Les remedes dont on doit purger. Et la maniere dont on doit purger. On ne doit jamais purger au commencement du pourpre , puiſque dans la maxime d'Hypocrate, on ne doit point purger les humeurs quand elles ſont cruës, mais ſeulement quand elles ſont cuites *concocta Medicari oportet non cruda*. D'ailleurs les medicamens purgatifs pourroient trop irriter les

humeurs malignes, & causer un flux de ventre dangereux; on se contentera donc au commencement de vuider l'ordure qui sejourne dans les premieres voyes par les clysteres frequens & qui seront continués durant tout le cours de la maladie, tous les jours, ou de deux jours l'un. Si le ventre n'est pas libre, ils seront préparez avec une décoction d'orge, de prunes, de mauves, de violiers, de mercuriale, de laictuë, de pissenlis, de nenuphar, on les donnera simples dans la vigueur de la maladie, sans y mesler aucuns remedes pour servir comme demy-bains; mais au commencement & dans le declin on y

diſſoudra la caſſe ou le catholicon ſimple, ou le diaprun ſimple, le miel violat, l'huile de nymphea ou de violette; que s'il y a une ſi grande quantité d'humeurs corrompuës dans l'eſtomach (ce que l'on connoiſtra ſi le malade n'a point d'appetit, s'il a la bouche amere, s'il a des nauſées, s'il vomit, & s'il a des vers) les clyſteres ne pouvans pas entierement les vuider, on ſera obligé d'en venir à la purgation par les remedes les plus doux, tels que peuvent eſtre la caſſe, les tamarinds, la manne, les ſyrops de roſes & de chicorée composé; ainſi on peut preparer une portion purgative avec une once de caſſe

mondée dans un demy-ſeptier de lait clair, ou bien dans une décoction de feüilles de chicorée, d'ozeille, d'endive & d'une demy-once de tamarinds, dans laquelle on diſſoudra demy-once de catholicon avec un once de manne, & autant de ſyrop de roſes. Que ſi le malade a de l'averſion pour les potions, on peut luy preparer un bol avec une once de caſſe mondée, demy-once de tamarinds avec le ſucre, ou bien avec ſix dragmes de lenitif, ou demy-once de diaprun ſimple & un gros de creme de tatre. On peut ſe ſervir de ces purgations dans le declin de la maladie, ou de celle-cy, on prendra demy-
oce

once de racines de ſcorſonere, demy poignée de feüilles d'ozeille, une pincée de chardon benit & autant de ſcordium, demy-once de ſené, demy dragme de rubarbe, demy ſcrupul de ſemences de citron, un ſcrupul de canelle & une pincée de fleurs cordialles; on fera infuſer le tout dans un ſuffiſante quantité d'eau; & dans la couleure on diſſoudra demy once de manne, autant de ſyrop de roſes, & deux goûtes d'eſprit de vitriol. Si le bol plaiſt mieux, on prendra 4. dragmes de catholicon, 2. dragmes de triphera perſica, un ſcrupul de rubarbe, le tout meſlé avec du ſucre.

VIII.

La purgation au commencement de la rougeole & de la petite verole, n'est pas moins suspecte que dans le pourpre ; car par la purgation il se fait un mouvement contraire au mouvement de la nature ; c'est à dire de la circonference au centre ; & s'il survient un flux de ventre, il se fait un retour des pustules au-dedans, qui cause immancablement la mort ; cependant auparavant que les pustules sortent, que la fiévre se rende plus aiguë ; s'il y a beaucoup d'humeurs, on peut utilement ordonner la purgation, ainsi que dans le

pourpre ; car l'évacuation de ces humeurs reveille la nature & luy donne lieu de pousser au dehors ce qu'il y a de mauvais. Mais lors que les pustules commençent à paroître, principalement quand la malignité est grande, quand on voit plusieurs personnes mourir de mesme maladie, la purgation est pernicieuse, & il est plus à propos de s'en abstenir. Dans tout le temps de la maladie, si le ventre est resserré, il le faut reveiller doucement, mais non pas l'irriter en donnant aux enfans un suppositoire avec le miel seul sans sel, ou un clystere de boüillon ou de lait, ou d'une décoction d'orge, de raisins & de reglisse avec du

ſucre & des jaunes d'œufs; pour les grandes perſonnes ils doivent eſtre plus forts & ſemblables à ceux qui ont été ordonnez dans le pourpre. Quand la maladie eſt entierement ceſſée, on purgera les grandes perſonnes de même que dans le pourpre, & les petits enfans avec une cueillerée de ſyrop de roſes, ou de chicorée, ou de pommes compoſé.

IX.

Les ſudorifiques ſont profitables au pourpre dans l'état ou dans le declin, principalement lors qu'il y a beaucoup de malignité, il faut employer ceux qui ont

moins de chaleur, tels que ſont la ſcabieuſe, le chardon benit, la reine des prez, le ſcordium ; les ſels d'abſynthe, de frêne & de ſcabieuſe, l'antimoine diaphoretique ont plus de chaleur, & on ne les doit ordonner que quand la fiévre eſt remiſe, & que la malignité ſurpaſſe la pourriture. On placera donc le malade dans un lieu mediocrement chaud, & on luy donnera le ſudorifique préparé avec les eaux de chardon benit & de reine des prez de chaque deux onces, une once de ſuc de limons, avec demy dragme ou deux ſcrupules, ou une dragme de theriaque, ſelon que l'on craint de plus ou de moins

échauffer. Le malade prendra cette potion tiede, & on le couvrira un peu plus qu'à l'ordinaire; l'eau theriacale de baudeiõ est encore un excellent sudorifique; on le donne depuis demy once, jusqu'à une once dans quelques eaux ou décoctions sudorifiques. On peut encore préparer un sudorifique avec une dragme de semences de navet, demy dragme de semences de citron, & autant de chardon benit, trois ou quatre onces d'eau de chardon benit; on adjoûte demy once de syrop de scordium, ou bien on prépare une poudre avec une dragme de semences de navet, demy dragme de semences de citron, &

pareille quantité de celle de chardon benit & de corne de cerf préparée, un ſcrupule d'os de corne de cerf, & autant de zedoire; on donne une dragme de cette poudre dans de l'eau de ſcabieuſe, ou autre ſemblable. On peut enfin donner quelques-uns des ſels d'abſynthe, de frêne & de ſcabieuſe, depuis dix, juſqu'à douze grains dans de l'eau de chardon benit ou de ſcabieuſe, ou l'antimoine diaphoretique, depuis 6. juſqu'à 30. grains dans quelque conſerve, comme celle de bugloſe. Octavianus Roboreus vante la pierre de bezoard, & aſſeure en avoir fait une heureuſe épreuve ſur luy-même; il advertit de ne la pas

donner seulement une fois, mais souvent dans une quantité raisonnable ; sçavoir 12. ou 20. grains pour une prise; les Chimistes mêmes asseurent qu'elle n'échauffe point, qu'on la peut hardiment donner aux malades les plus delicats, & qui rebuttent les remedes ; mais ils loüent surtout la mixture simple & la minsure spirituelle, composée d'eau theriacale, de camphre, d'esprit de tartre & de vitriol, dont la dose est une dragme meslée dans les juleps ou portions cordialles. Voicy un remede qui n'est pas des moins excellens, P. des feüilles & fleurs de reine des prez, un peu plus de fleurs que de feüilles, faites

le

le tout diſtiller enſemble dans un alembic de verre, puis le rectifiez & mettez dans des bouteilles de verre bien bouchées; la doſe eſt de 4. bons doigts dans un verre, y laiſſant tremper un peu de temps de l'antimoine de la groſſeur d'une noix, envelopé dans du linge, & le faire prendre le matin au malade, il eſt experimenté. Mais comme la malignité n'eſt pas toûjours la meſme, qu'elle peut eſtre diverſe ſelon la diverſité des corps, il ne ſe faut pas toûjours aſſujettir à un ſeul remede; mais il eſt bon de les changer quelquefois; car ce qui eſt profitable à l'un ne l'eſt pas toûjours à l'autre. Tandis que l'on employe ces

ſudorifiques internes on peut en adjouſter d'externes pour rendre la vertu des premiers plus efficace ; ainſi donc dans l'eſtat de la maladie & dans le temps qu'on donne les ſudorifiques, on pourra appliquer pluſieurs ventouſes ou veſicatoires, pluſieurs fois reïterées, comme il a eſté dit cy-devant, afin qu'ils attirent plus puiſſamment le venin à la ſuperficie du corps. L'huile de ſcorpions de Mathiole eſt recommandée de tous les ſçavans Medecins, il faut oindre ſouvent de cette huile chaude, c'eſt à dire trois ou quatre fois le jour les aînes, les aiſſelles, les tempes, les mains & les pieds ; à ſon defaut on ſe ſervira d'un lini-

ment fait avec la theriaque dissoute dans le suc de limons, adjoustant quelque peu de saffran & de camfre.

X.

Aprés qu'on aura pratiqué dans la rougeole & petite verole les remedes generaux de la maniere dont on a parlé cy-devant, il faut considerer si la nature fait bien son devoir; c'est à dire si d'elle-même elle pousse la matiere venimeuse à la peau; car si par son moyen la rougeole & la petite verole sortent sans peine, il n'est pas necessaire de l'ayder par plusieurs remedes dont l'usage à contre-temps échauffe & agite les humeurs

& augmente la fiévre ; mais si au contraire elles ont de la peine à sortir, il faut ayder la nature par les remedes qui fondẽt peu à peu les humeurs, & qui ouvrẽt les pores; ce que l'on pratiquera en cette maniere. On prendra des figues grasses, 7. onces de lentilles bien nettoyées, trois dragmes, gomme lacca, deux dragmes & demie, de la gomme tragaganth, & de la semence de fenoüil, de chacun deux dragmes; on fera cuire le tout dans trois demy-septiers d'eau de fontaine ou de riviere, comme de la seine, réduits à demy septier, que l'on fera prendre au malade: On peut adjouster 15. grains de saffran & 5. drag-

mes de raisins ; car le saffran ouvre & fortifie, & les raisins conservent le foye, ou bien on fera une décoction avec les lentilles, fueilles de scabieuse, scordium & ozeille ronde, y mêlant un peu de sucre. Touchant les lentilles, il faut remarquer ; Premierement, qu'estans bien nettoyées de leur écorces, & ayant legerement boüilly, elles arrestent par leur astriction & leur épaississement la trop grande ferveur des humeurs, & empeschent que ces humeurs ne se déchargent avec impetuosité sur quelque partie noble ; c'est pourquoy Galien a dit

a *L. 1. de Sanit. tuend. c.* 18.

que les lentilles estant cuites deux fois, fortifient les parties naturelles, & par leur astriction arrestent le flux de ventre. Secondement, que ce'a dépend de la prudence du Medecin qui traitte le malade de s'en servir, ou de ne s'en pas servir selon qu'il est besoin, de plus ou de moins subtiliser les humeurs pour les pousser à la peau; car si la matiere est subtile, & que l'ébullition soit grande; c'est utilement que l'on prescrit les lentilles; si au contraire la matiere est grossiere, & que la nature la pousse lentement à la peau, il les faut obmettre. Voicy encore d'autres remedes dont on se peut servir avec utilité. On pren-

dra des racines de fenoüil & d'ozeille de chacun une once, de la raclure de corne de cerf demy once, des feüilles de ſcabieuſe, de ſcordium & de mille pertuis, de chacun une poignée, des figues graſſes ſix, de la gomme lacca trois dragmes, des ſemences de navet & de charbon benit, de chacun deux dragmes, des lentilles bien nettoyées demy once, gomme tragagant une dragme & demie; on fera cuire le tout juſqu'à trois demy ſeptiers: de cette couleure on en fera prendre trois onces au malade, y mêlant une once de ſyrop de limons, deux ou trois fois le jour, ou bien on prendra une poignée

d'orties fraîches, lavées & coupées, deux dragmes de corne de cerf & autant d'yvoire que l'on fera boüillir en trois pintes, réduits à une, adjoustant un baston de reglisse pour le boire. Si la malignité est grande, comme il arrive dans les maladies épidemiques, on ordonnera avec profit le bezoard mineral, depuis 6. jusqu'à 20. grains. l'eau spiritueuse de canelle, depuis une dragme, jusqu'à trois, les eaux de chardon benit & de melisse depuis trois jusqu'à six onces, les sels de chardon benit & de melisse depuis dix grains jusqu'à un scrupul, la poudre de vipere depuis 8. jusqu'à 30. grains, l'eau sudorifique de vipere depuis une

dragme jusqu'à demy once. Il faut bien se donner de garde de faire prendre ces remedes quand l'éruption se fait trop subitement ; il est besoin pour lors d'arrester ce mouvement impetueux, car l'ébullition & la ferveur du sang sont si excessifs, que si on ne les tempere, elles conduisent le malade au tombeau. On se servira donc des remedes suivans, P. de l'orge entiere une pincée, des racines de penthaphilon ou quinte feüilles, & de tormentille, de chacun une once, des feüilles d'ozeille, d'endive & doxytriphillon, de chacun une poignée, faites une décoction d'une chopine, & dans la couleure delayez du

ſyrop de limons ou de grenades 4. onces, faites un julep pour 4. doſes, dont le malade en prendra deux par jour, ou bien vous donnerez ſouvent la ptiſane faite avec l'orge, la racine de tormentille, la corne de cerf, les feüilles de trefle acceteux, adjouſtant un peu de ſucre.

XI.

Durant l'uſage des remedes que l'on vient de décrire, il ne faut point obmettre les cordiaux qui reſiſtent à la pourriture & à la malignité. Ceux qui la combattent par une proprieté ſpecifique ſont les racines de penthaphilon ou quinte feüille, de tor-

mentille, de carline, les feüilles de ſcordium, de chardon benit, de ſcabieuſe, de ſcorſonere, de reine des prez, les fleurs de calendule & de veronique rouge, les tranches de limons ou de citrons, & leurs ſemences, les écorces de pommes de raînettes, la raclure de corne de cerf avec les ſyrops de limons, de grenades, aceteux ſimple; dans leſquels on mêle quelques acides, comme le ſuc de citrons ou de limons, l'eſprit de ſouffre ou de vitriol; qui reſiſtent puiſſamment à la pourriture & à la malignité. De tous ces remedes on en prepare des juleps, & on met dans le boire un citron entier, adjouſtant quelque gou-

tes d'esprit d'acides, de souffre ou de vitriol, ou de sel de prunelle. Quand la fiévre est ardente pendant tout le coürs de la maladie; on peut mettre dans deux ou trois cueillerées de boüillon un peu de confection hyacinthe ou d'alchermes, ou demy scrupul d'une poudre qui n'est point dés-agreable au goût, & qui est préparée avec un scrupul de chaque sorte de corail préparé, de raclure d'yvoire, de corne de cerf & de poudre de bezoard.

XII.

Mais comme une des principalles indications est celle qui conserve les forces, on

y travaillera en cette sorte. On preparera d'excellens boüillons avec un chapon; & si la necessité des forces y oblige, on adjoustera dans chacun une cueillerée d'eau de chapon, un peu de gelée de corne de cerf, ou un peu de confection hyacinthe ou d'alchermes, quand les forces sont grandement abbatuës, & que la chaleur fiévreuse n'est pas grande; mais le meilleur & le plus excellent de tous les cordiaux, c'est le bon vin vieil, sa seule odeur réjoüit le malade, & luy donne des forces; on peut mettre une croute de pain rôtie dans un peu de vin trempé d'eau rose, & le sentir dans un grand abbatement; on

pourra préparer une potion cordiale avec une once & demie de chaque sorte des eaux de naphe & de roses, une dragme de confection alchermes, une once de syrop de pommes simple & trois dragmes de suc de limons; si la fiévre n'est pas violente, on pourra adjouster une, 2. ou 3. dragmes d'eau de canelle; & quelquefois 5. ou 6. grains d'ambregris; outre ces remedes internes on preparera un épitheme pour estre appliqué souvent & chaudement sur la region du cœur. P. les eaux de scabieuse & de chardon benit, de chacun 4. onces, l'eau de naphe 2. onces, la confection alchermes 2. dragmes, la poudre de diamarga-

ritum froid une dragme, ſaffran & camphre de chacun 6. grains.

XIII.

Comme la petite verole a coûtume d'incommoder les parties, tant internes, qu'externes, ſçavoir le foye, la rate, les inteſtins, les reins, les poulmons, la gorge, les yeux, les narines, & le viſage, il faudra employer les remedes ſuivans pour leur preſervation. La gomme lacca deffend le foye & la rate, les lentilles conſervent les inteſtins, & la gomme tragagant la poitrine, ainſi qu'on a dit cy-devant. Pour les inteſtins, s'il y a flux de ventre ou diſſente-

rie, ou si l'on craint que l'un des deux n'arrive, on preparera au commencement des lavemens avec le lait ferré, le sucre & les jaunes d'œufs, en aprés avec une décoction d'orge & de roses rouges, avec un jaune d'œuf; & enfin avec une décoction de plantain, de renoüée & de prunelle. S'il y a doute de vers dans les petits enfans, ce que l'on connoistra par la grossiereté & viscosité des dejections, & par leur couleur grise ou blanche, il faudra adjouster dans les lavemens ce qui tuë les vers. Pour fortifier aussi les intestins & l'estomach, on usera des syrops de coins & de mirtes dans les eaux de plantain, de tormentille & d'ozeille

zeille ronde. On remediera aux reins qui souffrent quelquefois des ulcéres, par le moyen des emulsions de semences froides avec les trochisques dalkekenge & de karabé, la conserve de roses & de violettes, les syrops de pavot, de tullilage, de jujubes, de roses seches de violettes, de mirtes seuls ou mêlés ensemble, conservant les poulmons: Si l'on craint que la fluxion ne se jette sur ces parties, & qu'elle ne suffoque le malade, il faudra la détourner avec les ventouses, ou seches ou scarifiées, & même la saignée, pourveu qu'il n'y ait point de contraindication plus forte; on preservera la gorge & le go-

ſier auparavant que la petite verole ſorte par les gargariſmes frequens faits avec la décoction & les eaux de prunelle, de plantain, de roſes, de balauſtes, & le ſuc de grenades aigres, y adjouſtant les ſyrops de myrte, de roſes ſeches, de meures ou le miel roſat. On fera prendre aux petits enfans qui n'ont pas l'adreſſe de ſe gargariſer une petite cueillerée de ſyrop de meures, ou de grenades, ou de roſes ſeches, ſeuls ou mêlez dans de l'eau de plantain & de roſes, ou par le moyen d'un petit baſton couvert d'un linge & trempé dans quelqu'un de ces ſyrops, on leur adoucira la gorge & le palais. Si la fluxion eſt ſi gran-

de qu'elle ne puiſſe eſtre ar-
reſtée, & qu'elle menace de
danger, on leur fera ſuccer
d'heure en heure ce remede
qui ſera d'une once de muci-
lages de ſemences de pſyllium
& autant d'huile d'amandes
douces recentes, avec deux
onces de ſucre. Si l'acrimo-
nie de la fluxion ou l'abon-
dance de la petite verole en-
gendre des ulceres dans la
gorge, il la faudra nettoyer
par le moyen de l'eau d'orge
avec le miel roſat ou l'eau
alumineuſe, & ſi la fluxion
tend à corruption, on ad-
jouſtera un tant ſoit peu d'é-
giptiac. Si les oreilles coulent
on aura ſoin de les tenir ou-
vertes; & ſi elles ſouffrent de
la douleur, il ſera bon d'ap-

pliquer une éponge trempée en eau tiede avec l'huile rosat. Il faut sur tout avoir grand soin des yeux, puisqu'ils sont si necessaires pour la douceur de la vie ; & ces parties étans douces, d'une substance molle & humide, la matiere de la petite verole est facilement chassée vers eux, d'où arrivent de tres-fâcheux maux, & quelquefois la perte de la veuë. Auparavant la sortie de la petite verole, ou lors qu'elle commence à sortir, on a coûtume de faire un liniment sur les paupieres avec l'eau de plantain & de roses, & un peu de saffran, où on se sert d'un collyre qui preserve mieux, il est fait d'eau roses & de plantain, de

chaque une once & demie, de poudre de ſemences de ſumach deux dragmes, le tout ayant infuſé un peu & eſtant coulé chaudement en le preſſant beaucoup, on adjouſte à la couleure demy ſcrupul de camfre & cinq grains de ſaffran pour le rendre encore plus efficace, au lieu des eaux de roſes & de plantain; il faut mêler le ſuc purifié de renoüée, & de bourſe de paſteur avec les autres remedes. Si on s'apperçoit que ces puſtules veulent entrer dans l'œil, on diſtillera ſouvent dedans du ſang de pigeon, afin de les reſoudre promptement, ou bien on lavera ſouvent les yeux avec un collyre dans lequel on trem-

pera un linge delié ; ce collyre sera preparé avec 2. onces d'eau roses, demy once d'eau de fraise ; une dragme de trochisques de blanc rhasis, un scrupul de tuthie preparé, cinq grains de camfre & deux grains de saffran. Quand les yeux sont si bouffis que le malade ne les peut ouvrir, il les faut laver souvent avec une décoction de semences de lin, de fenugrec, de coins & de mauves ; si les yeux estans ouverts ils paroissent pleins de nuages, il les faut nettoyer avec du sucre candy passé dans un tamis bien delié. Enfin s'il s'y fait des ulceres, leur guerison dependra du collyre suivant, on prendra trois dragmes de

cerufe lavée, une dragme de farcocolle, un fcrupul de gomme tragacanth, 2. grains dopium avec le mucilage de tragagant, extrait avec l'eau de plantain; on fera des trochifques que l'on diffoudra dans du lait de femme ou dans de l'eau rofes. Pour la prefervation des narines on fera fouvent fentir du vinaigre au malade, fi les puftules eftans entrez dans les narines font des croûtes, on les fera tomber en les lavant fouvent avec l'huile d'amandes douces; & s'il y a ulceres on fera un liniment avec l'huile de jaunes d'œufs & le fuc de plantain battus dans un mortier de plomb. Pour empefcher que la petite verole n'at-

taque le viſage, quelques-uns font diſſoudre un gros de theriaque dans de l'eau de chardon benit, dont on lave le viſage ; Pluſieurs n'approuvent point ces ſortes de remedes ; parce que la plus grande partie de ces impuretez qui a coûtume d'eſtre pouſſée au viſage, retourneroit au-dedans, empeſcheroit le mouvement de la nature, & cauſeroit de fâcheux maux ; il ſemble donc qu'il ſoit plus à propos d'empeſcher que la petite verole ne faſſe des trous & des cicatrices qui defigurent le viſage. On avoit coûtume autrefois, lors que la petite verole eſtoit arrivée à maturité, de percer les grains avec une ai-
guille

guille d'or ou d'argent, pour empeſcher que le pus eſtant retenu trop long-temps ne fit des cicatrices; mais l'experience a fait connoiſtre qu'en les perçant, la gueriſon en eſtoit retardée, & que les croûtes par la foibleſſe de la chaleur naturelle eſtoient retenuës plus long-temps; ce qui faiſoit de vilaines cicatrices; ce qu'eſtant, (au lieu de percer ces grains,) il faut laiſſer l'évacuation du pus à la conduite de la ſage nature. Lors que la petite verole commence à meurir, & qu'elle blanchit au milieu, ce qui arrive ordinairement vers le neuviéme jour, on oindra le viſage deux fois le jour d'huile d'amandes douces tirée

ſans feu avec une plume, juſqu'à ce que les croûtes tombent, on peut adjouſter autant d'eau d'orge, ce remede tempere l'acrimonie de la bile, avance la maturation & la chûte des croûtes; qui autrement eſtant adherentes font des ulceres profonds à la peau, à cauſe du pus qui eſt renfermé deſſous. L'huile de noix tirée nouvellement ſans feu & battuë avec égale quantité d'eau roſe en forme de liniment, eſt un tres-excellent remede; c'eſt encore un remede qui n'eſt pas moins excellent pour empeſcher les marques, de faire ouvrir la veine de l'aîle d'un pigeon, & baigner le viſage du malade de ce ſang tout chaud.

Voicy encore un autre remede que l'on pretend eſtre éprouvé, on prendra deux poignées d'orge mondé qu'on fera boüillir & conſommer; on prendra trois cueillerées de cette décoction, paſſée & preſſée fortement, dans leſquelles on meſlera deux cueillerées d'huile d'amandes douces que l'on battera avec un petit baſton; & quand les grains ſeront blancs, on les arrouſera avec une plume de demy heure en demy heure, juſqu'à ce qu'ils commençent à ſecher.

On prendra une freſſure de mouton, on la fera griller, & de l'écume qui en ſortira on en frottera le malade trois jours durant, & au bout

de ce temps on fera une pommade avec du vieux lard lavé dans plusieurs eaux, dont on frottera le visage deux ou trois fois par jour. J'ay appris autrefois celuy-cy d'un bon Chirurgien de mes amis, qui m'a asseuré l'avoir éprouvé; c'est de faire boüillir du seigle dans de l'eau qui coule d'un moulin ; passer le tout & en laver souvent le visage. Pour dessecher on se sert encore d'un liniment fait de crême nouvelle, meslée avec de la craye blanche, continuant jusqu'à ce que les croûtes soient tombées, & le renouvellant chaque jour matin & soir. Si par negligence où par la malignité de la petite verole, les vestiges & les ci-

catrices demeurent, il faut alors employer tous ces ſoins en faveur des Dames pour les guerir & taſcher de conſerver la beauté dont elles doivent eſtre tres-curieuſes, puiſque c'eſt le plus riche preſent que Dieu leur ait accordé entre les biens naturels. D'une infinité de remedes que les Auteurs ont pris la peine de décrire; il faut choiſir ceux-cy comme les plus experimentez. L'huile de jaunes d'œufs nourrit & engendre la peau, & ainſi elle eſt propre pour remplir les trous; la graiſſe de mouton fraiſche fonduë, dont on oindra le viſage eſt beaucoup efficace; l'eau de mille fleurs ou de fiente de vache diſtil-

lée au mois de May, produit de grands effets si on en lave le visage ; & qu'ensuite on fasse une onction avec la graisse humaine. Forestus vante grandement l'onguent suivāt. On prendra de l'huile d'amandes douces & de lis blancs de chacun une once de la graisse de chapon trois dragmes, de la poudre de racine de peone, d'iris de Florence & de lytharge d'or, de chaquē demy scrupul, du sucre candy un scrupul ; de toutes ces choses bien mêlées dans un mortier chaud, & pressées dans un linge, on oindra les cicatrices matin & soir, & en aprés on les lavera bien avec de l'eau distillée, de pieds de veau, ou à son defaut d'eau

de mille pertuis. Voicy enfin un autre remede que l'on asseure estre merveilleux. On prendra 2. ou 3. cens descargots, on les mettra dans quelque vaisseau, & on les couvrira bien de crainte qu'ils ne sortent, & on mettra parmy demy boisseau de son. Le lendemain au soir, on les lavera beaucoup de fois; on les mettra en quelque linge, & on les laissera égouter toute la nuit; on prendra une bonne épaule de mouton, que l'on mettra en petits morceaux; on meslera le tout ensemble, que l'on fera distiller en la chapelle, la premiere eau qui sortira sera blanche, & ne vaudra rien; mais celle qui distillera claire sera con-

servée. Pour user de cette eau, le malade sera vingt jours dans la chambre, le visage couvert d'un linge moüillé de ladite eau, que l'on moüillera lors qu'il sera sec; & comme ordinairement dãs l'éruption de la petite verole, ou lors qu'elle commence à meurir, les malades souffrent une grande douleur, ou demangeaison, principalement aux mains & à la plante des pieds; on y remedira en fomentant ces parties avec une décoction de guymauves & de fleurs de camomille; & comme la demangeaison est si incommode au visage, que les malades ont bien de la peine de s'empescher de galler; ce qui donne lieu aux

marques & à la laideur du visage. On se servira de ce remede, on prendra des feüilles de parietaire une poignée, des fleurs de camomille & de melilot, de chacun demy pincée; on fera cuire le tout dans une chopine d'eau de scabieuse, & dans la couleure on adjoustera trois onces d'eau de chevre feüille; on moüillera souvent de cette couleure chaude avec un linge delié les endroits qui demangent. Quant aux ulceres qui sont engendrées de la malignité & du rongement des humeurs, on les guerira avec le blanc rhasis camfré, ou l'onguent de plomb preparé. On prendra du plomb brûlé 2.

onces, de la lytharge une once, de la ceruse lavée & du vinaigre de chacun demy once, de l'huile rosat trois dragmes, du miel rosat une once trois jaunes d'œufs, de la myrrhe demy once, & de la cire autant qu'il en faudra.



ADDITION

Aux Remedes que l'on a propofez pour la guerifon de la Rougeole & de la petite Verole.



N éprouvera que le julep fuivant eft d'un grand fecours pour les malades de la rougeole, en le donnant pendant quatre ou cinq matins à ceux qui en font attaquez.

Prenez du julep violat deux

onces, de l'eau roſe quatre onces, eſprit de vitriol douze ou quinze gouttes meſlez, & en faites un julep.

Celuy qui ſuit eſt efficace pour fortifier les parties nobles, & pour exciter la ſortie des puſtules à ceux qui ſont ſurpris de la petite verole.

Donnez au malade dans les eaux cordialles ou dans un boüillon le ſel de chardon benit & le diaphoretique mineral de chacun cinq ou ſix grains & plus, à proportion de l'aage, reïterant ce remede deux ou trois fois par jour; Ou

Prenez des eaux diſtillées de fenoüil, chicorée, pimpernelle, reine des prez & chardon benit de chacun 2. ou trois onces, diſſolvezy de la confection d'hiacinte une dragme, bezoard mineral ou jovial huit grains, ſyrop de limons une once, eſprit de vitriol demy ſcrupule, faites une potion, que vous preſenterez ſouvent aux enfans à la cuillier, & à ceux qui ſont avancez en âge, le tout à la fois; ce qui ſera reïteré autant que l'exigera la grandeur & la force de la maladie; Ou

Prenez des eaux de chardon benit, de pavot rouge, & ſcorſonére de chacun deux onces, confection d'hyacin-

te & ſel de prunelle de chacun demy dragme, poudre de vipere demy ſcrupule, ſyrop de limons une once, du tout ſoit fait un julep, auquel on peut ajoûter ſuivant les lieux où l'on eſt, ou la neceſſité, huit grains de bezoard mineral ou jovial, ou un ſcrupule d'eſprit de ſel dulcifié.

A l'égard de la boiſſon ordinaire des malades, on peut faire une ptiſanne compoſée d'orge, racines d'ozeille, rapure de corne de cerf & ſuc de limon, dont ils uſeront juſques à ce que le boüillonnement & la ferveur du ſang ſoit appaiſée; Ou

Prenez trois citrons entiers, hachez-les en petites

pieces & les faites boüillir avec quatre ou six onces de sucre blanc dans six livres d'eau de fontaine tres-pure, jusques à la diminution de la troisiéme partie, coûlez & passez à clair; & aprés qu'elle sera refroidie, presentez-en au malade pour boisson ordinaire; Elle est propre à esteindre la soif dans les fiévres chaudes & bilieuses, dans les inflamations, petite verole & rougeole; elle resiste à la pourriture, conforte & humeĉte le cœur, le ventricule, le foye, la ratte, les reins, & generalement tous les visceres.

Pendant que l'on a soin de fortifier les parties inte-

rieures, & de chasser au-dehors la matiere qui fait le mal, il ne faut pas oublier de deffendre les exterieures, & de les armer contre ses attaques, & particulierement les yeux, sur lesquels elle imprime souvent les caracteres de sa malignité par des taches & des ulceres qui diminuent ou qui abolissent la veuë.

On fera un collyre pour deffendre les yeux des nuages, des ulceres & des taches que cette maladie leur cause, en dissoluant dans une once d'eau rose, & autant de chardon benit, un scrupule de

de ſaffran , & gros comme un poix d'aloës cicotrin ou hepatiq , de laquelle compoſition on inſtillera tiedement quelques gouttes dans les yeux , & ſur les paupieres, pluſieurs fois le jour ; ce que l'on continuëra juſques à ce que les puſtules de la verole ſoient entierement ſorties au dehors; Ou

Vous ferez la meſme choſe avec le collyre compoſé d'eau de plantain , de roſes, & le ſaffran , ou à leur deffaut de ſang de pigeon tout chaud , c'eſt à dire nouvellement tiré de ſon aîle & appliqué avant ſa coagulation; Ou

Prenez un blanc d'œuf & l'agitez avec de l'eau roſe , &

l'appliquez comme on a dit;
Ou

Prenez de l'eau rose deux onces, de l'eau d'eufraise une once, trochisques blancs de rhasis, une dragme tutie préparée, un scrupule, camfre six grains, saffran oriental quatre grains, faites du tout un collyre pour en instiller souvent dans les yeux & sur les paupieres.

Et s'il paroist des taches ou des nuages, en cas que le malade puisse ouvrir les yeux, il faut les nettoyer avec le sucre candy mis en poudre tres-subtile.

Quelques-uns assurent qu'en appliquant des feüilles d'or, tant sur les yeux, que sur le reste du visage, on conserve

la beauté de ces parties, empeschant les pustules d'y laisser aucunes de leurs marques. Si ce remede est souverain, comme bien des gens l'assurent, il seroit facile à faire, particulierement à ceux qui habitent les grandes Villes, & les belles s'épargneroient souvent bien du chagrin, si elles avoient la précaution de s'en munir en cas d'alarme.

S'il y a des ulceres qui paroissent aux yeux, il faut commencer à les deterger & nettoyer par le collyre suivant.

Prenez de la mirrhe 15. ou vingt grains, aloës hepa-

tiq huit grains, ſucre candy une dragme, un jaune d'œuf, & quatre onces de lait de chévre, faites un collyre.

Et pour cicatriſer & conſolider aprés une ſuffiſante deterſion.

Prenez du plomb brûlé, trochiſques d'album rhaſis, ſarcocolle & ſucre de ſaturne de chacun demy ſcrupule, eau de roſes & de plantain de chacun deux onces mêlez & faites collyre.

La gorge & la luette ſont ſouvent ſi incommodées, qu'il ſemble au malade (par la difficulté qu'il trouve à la deglutition, qu'il eſt preſt à ſuffoquer;

On previendra, ou l'on adoucira cét accidenr, en appliquant autour de la gorge des linges trempez dans les collyres susdits, & l'on gargarisera avec une décoction d'orge plantain, roses rouges balaustes & grains de sumach, à laquelle on adjoustera le syrop de meures ou de grenades autant qu'il en faut.

A l'égard des enfans, ils avalleront les mesmes syrops seuls ou mêlez avec l'eau rose ou de plantain.

On peut encore utilement deffendre les narines des attaques de la matiere, en introduisant une espece de tente canullée, imbuë des collyres mentionnés, où l'on frottera leur partie interieu-

re des meſmes remedes, par le moyen d'un petit linge fin ou d'une plume.

Et parce que les grains de la petite verole ulcerent & marquent par leurs cavités & cicatrices le viſage, qu'elles en effacent l'ornement & la beauté ; Ce qui arrive encore par l'impatience du malade, qui arrache les croûtes ſans attendre qu'elles tombent, ou enfin parce que la matiere ſejournant trop-temps y fait des cavités ; je propoſeray en faveur des belles deux ou trois remedes qu'elles trouveront infaillibles pour conſerver ce precieux threſor,

ou du moins elles auront la satisfaction de s'exempter des cicatrices, des cavités profondes & de la difformité.

Il faut donc, quand les pustules seront bien sorties, & qu'elles commencent à suppurer, pour éviter ces accidens, frotter le visage du malade avec l'onguent suivant.

Prenez du vieux lard, mettez-le au bout d'un baston, & l'allumez, ou sur une pelle à feu toute rouge; faites-le degouter dans un bassin plein d'eau fraîche, aprés qu'il sera congelé ramassez-le, & le relavez dans d'autre eau froide plusieurs fois, en changeant d'eau souvent; ensui-

te lavez-le dans l'eau roſe & l'eau de plantain ; l'ayant retiré, meſlez-y un peu de blanc de plomb, & de cét onguent frottez-en tout le viſage du malade, en y appliquant un eſpece de maſque de linge fin pardeſſus ; il fait ſuppurer, appaiſe la demangeaiſon, les croûtes & les galles, & enfin le viſage d'eſtre marqué; Ou

Faites fondre du lard frais dans un plat de terre verniſſé ſur un petit feu ; prenez-en trois onces du plus net, agitez-le long-temps avec autant d'eau roſe & de plantain, & ſur la fin adjouſtez une once de ſang de pigeon, & un jaune d'œuf, reduiſez le tout en une ſubſtance uniforme, & en appliquez deux fois le jour

jour tiedement avec une plume sur tout le visage, observant toutefois de n'appliquer ces sortes de remedes, qu'aprés le neuf ou le dixiéme jour, lors que les pustules sont parfaitement sorties.

Et aprés que les croutes seront tombées; Servez-vous de la pomade suivante, qui outre qu'elle rend les cavités des pustules égales à la peau, elle est encore excellente pour empescher les rides du visage, la vergeture du sein & la difformité de l'enfantement apporte à de certaines parties.

Prenez quarante ou cinquante pieds de mouton 2. ou trois jours devant la plei-

ne Lune ; concassez & faites boüillir en suffisante quantité d'eau ; ramassez avec une cuillier ce qui nagera dessus; ajoûtez-y de la nature de baleine deux ou trois dragmes, graisse fraiche de pourceau, & beure frais sans sel, de chacun deux onces ; faites fondre le tout dans un pot vernissé , & laissez refroidir, aprés l'avoir bien incorporé; lavez dans l'eau rose jusqu'à parfaite blancheur, & gardez dans un vaisseau de verre pour vous en servir au besoin.

Si pendant la maladie l'on ressent de la douleur & de la démangeaison aux pieds & aux mains , on n'oublira pas

de les fomenter d'eau chaude ou d'une décoction ramollissante, afin d'attendrir la peau de ces parties, & faciliter la sortie des matieres qui sont audessous.

On dit que le sang de liévre tout chaud, appliqué souvent sur le visage, remedie aux vices du cuir, & qu'il en remplit les cavitez; de même en est-il de l'eau distillée, des pieds de veau meslez avec l'eau rose & le jus de limons.

Voila ce que l'on avoit de remedes à ajoûter à ce Traité, dont on a fait heureusement quantité d'experiences; ce qui a obligé de les communiquer pour ne pas pri-

ver le public des avantages qui en peut tirer, dans le temps que cette maladie l'insulte avec rigueur, sans choix & sans discernement.

FIN.



TRAITTE DE LA FORMATION DE LA PIERRE

Dans les Reins & dans la Veſſie.

LES Reins & la Veſſie ſouffrent differentes maladies ; mais la plus fâcheuſe & la plus cruelle de toutes, c'eſt la pierre qui ſe forme dans ces parties-là, &

c'est dont j'ay dessein de parler. S'il me falloit traitter cette matiere à fond, j'aurois lieu d'en faire un juste volume ; mais le peu de temps que l'on me donne, ne me permet pas de m'estendre sur un sujet où il y a tant de belles choses à dire ; Je tâcheray toutefois dans ce racourcy de ne rien oublier de ce qu'il y a de plus utile & de plus necessaire pour la connoissance, le jugement & la guerison parfaite de cette maladie. Je divise ce Traité en deux Sections ; La premiere sera de la Formation de la pierre dans les reins ; & l'autre de la Formation de la pierre dans la Vessie ; dans l'une & l'autre, aprés en avoir

donné toutes les marques, j'expliqueray clairement & ſuccinctement leurs cauſes, leurs differences, leurs ſymptomes & leurs remedes.

SECTION PREMIERE.

De la Formation de la pierre dans les reins.

CHAPITRE PREMIER.

La connoiſſance de la maladie.

ARTICLE PREMIER.

AVant que d'expliquer comment la pierre ſe

forme dans les reins ; il est ce me semble à propos de montrer les differences de cette maladie d'avec la collique ; & ensuite d'en rapporter toutes les marques pour la bien connoistre. Il y a tant de rapport de la douleur de la pierre & de celle de la collique ; que Galien le plus profond des Medecins de l'antiquité s'y est trompé luy-mesme ; Il l'avouë dans un de de ces Livres , *a* où il declare , qu'estant travaillé de la collique , il crût que c'estoit une pierre attachée dans luretere , qui luy causoit de si violentes douleurs ; mais il fut desabusé, quand l'humeur

a L. 2. de loc. aff.

qui faisoit son mal, estant vuidée par le bas ventre, la douleur cessa; ce qui luy fit connoistre alors que c'estoit la collique, & non pas la pierre, dont il avoit esté tourmenté; voicy donc comment on doit distinguer ces 2. maladies.

II.

Leurs differences dependent de leurs symptomes, de leurs excremens, & des choses qu'on applique ou que l'on prend. La douleur de la pierre est fixe & arrestée dans le rein, & elle s'estend jusqu'au testicule selon la grandeur de l'uretere; mais la douleur de la collique est vague & erra-

tique ; la collique monte à cause de la situation du boyau-colon, & la pierre descend à cause de la continuité des ureteres ; la collique occupe presque tout le bas ventre, & le serre comme une ceinture, mais la pierre tient fort peu de place ; la collique tourmente plus la region du bas ventre, & du nombril, & la pierre afflige plus la region des lombes que l'on appelle vulgairement les reins ; la douleur de la collique augmente aprés le repas, à cause de la compression de l'intestin ; ce qui arrive quand l'estomach est remply ; au contraire la douleur de la pierre ; bien loin d'augmenter aprés le repas, elle diminuë

plûtost, parce qu'il est porté quelque chose de l'humeur alimentaire aux reins qui appaise quelque peu cette douleur; la douleur des reins est cruelle au commencement, & celle de la collique afflige sans relâche; dans la collique le vomissement est plus violent, & le ventre est plus resserré, parce que le boyau-colon est attaché au fond de l'estomach; de sorte que les boyaux estans estendus ou grandement irritez se resserrent pour chasser l'ennemy dehors; toutefois l'un & l'autre symptome est commun à l'une & l'autre maladie; ce qui fait que leur intension & leur remission en rendent la connoissance difficile, parce

qu'une douleur plus intenſe de la pierre peut cauſer un plus grand vomiſſement & un plus grand reſſerrement de ventre qu'une douleur remiſe de la collique; le ſoulagement que reçoit le malade par les dejections & par le vomiſſement eſt plus grand dans la collique que dans la pierre; dans la douleur de la pierre l'urine eſt premierement claire & deliée; il va quelque choſe au fond, & enfin le malade jette du ſable ou de petites pierres; mais dans la collique les urines au commencement ſont groſſieres.

III.

Outre ces differences de la

collique & de la pierre, il faut encore remarquer les differences de la douleur causée par la pierre des reins, & de celle de la pierre dans la vessie. La vessie est située en l'hypogastre & les reins aux lombes; la pierre s'engendre en la vessie sans douleur à cause de sa capacité, mais aux reins elle s'engendre avec douleur, parce qu'ils sont petits & étroits; l'urine est toûjours arrestée en la pierre de la vessie, mais elle ne l'est pas en celle des reins, parce qu'il y en a 2. dans la pierre de la vessie, l'urine coule goute à goute, & le malade a toûjours envie d'aller à la selle, ce qui n'arrive pas dans la pierre des reins; le sable

qui coule de la vessie est plus blanc : mais celuy qui coule des reins est plus rouge : la pierre de la vessie est plus dure, & celle des reins est plus tendre. Remarques que la dureté & la couleur du sable se doivent rapporter à la force de la chaleur & à la disposition de la matiere : c'est pourquoy le sable peut estre blanc, jaune, noir, selon que la chaleur a plus ou moins de force, & selon la nature de l'humeur dont il est fait : car si c'est de pituite, il sera gris & de couleur de cendre : & si c'est de sang il sera rouge.

IV.

Toutes ces differences ainſi expliquées, il faut rapporter toutes les marques de la pierre dans les reins. La premiere marque eſt une douleur fixe & ſtable autour des lombes, qui pour l'ordinaire eſt peſante, ſans que toutefois il paroiſſe aucune tumeur au dehors, tandis que la pierre eſt arreſtée dans les reins, mais elle eſt poignante & cruelle, lors qu'eſtant ébranlée des reins, elle ſe prepare un paſſage par l'uretaire qui eſt étroit & grandement ſenſible: ſur tout ſi cette pierre eſt groſſe, inégale & raboteuſe, cette douleur renouvelle &

augmente toutes les fois que les reins ſont comprimez, ou par des ventoſités, ou par des excremens retenus dans le ventre, ou quand le malade ſe couche ſur le coſté oppoſite, ou quand il plie leſpine du dos, ou quand il fait quelque exercice violent. La ſeconde eſt l'urine, qui au commencement eſt claire, cruë & en petite quantité, ſigne d'obſtruction : enſuite elle devient groſſiere, épaiſſe & en abondance, à raiſon que toutes les humeurs groſſieres ſe déchargent : ſouvent elle eſt ſanguinolente, & cela arrive lors que les petites veines qui ſont répanduës dans la ſubſtance du rein ou ſont ouvertes, ou ſont rongées

gées par l'attrition ou frayement de la pierre attachée à ce parenchyme : il sort quelquefois un peu de sang, qui estant meslé avec l'urine en perd la couleur, & devient semblable à de la lescive: cette marque n'est pas perpetuelle, car elle peut dépendre d'autres causes, par exemple quand on a beaucoup marché, quand on a esté à cheval, quand on a beaucoup travaillé, ou qu'on a fait quelque violent exercice: car alors la pierre si elle est rude, raboteuse & en pointe, estant hors de son siege, elle déchire la chair tendre du rein: J'oublios de dire avec Hypp.

a & Galien b que si la pierre occupe les 2. reins, l'urine est souvent arrestée. La troisiéme est l'excretion ou la sortie frequente des sables, & des petites pierres; Quand il sort des pierres, quoy que tres-petites, il est aisé de conjecturer du mal, mais il n'en est pas de même des sables, puisqu'on a veu plusieurs personnes, qui durant toute leur vie ont vuidé du sable, & cependant n'ont jamais souffert les douleurs de la pierre; ces petits sables proviennent souvent des humeurs brûlées dans le foye & dans les veines, & sont bien differentes de

a *L. 6. Epid.*
b. *L. 3. de affect. renum.*

ceux qui viennent des reins; ceux-là sont adherantes aux bords du pot , & ne demeurent point au fond , comme ceux qui viennent des reins; ceux-là estans broyez avec les doigts se dissoudent à la façon du sel ; mais ceux-cy, quoy que pressez avec les doigts ne se peuvent aucunement dissoudre ; ceux-là, dis-je, contenans en soy une substance saline , la dissolution s'en fait dans l'urine chaude; & tandis qu'elle est ainsi, ils n'y paroissent pas ; mais aussitost qu'elle est refroidie , ils se figent & demeurent attachez aux bords du pot ; la nature de ces petits sables est à peu prés semblable à celle du cristal de tartre, qui étant

diſſout en eau chaude ſe fige & ſe congele quand elle eſt refroidie. La quatriéme eſt un engourdiſſement de la cuiſſe du coſté malade ; la cauſe de cét engourdiſſement n'eſt pas comme le penſent quelques Auteurs. *a* La repletion des veines , puiſque dans les phtiſiques qui ont la pierre dans les reins , & dont les veines ſont épuiſées ne laiſſent pas de ſentir cét engourdiſſement; mais c'eſt ſelon M. du Laurens *b* la compreſsion du muſcle pſoas ſur lequel les 2. reins portent ; car ce muſcle eſt deſtiné pour fléchir la cuiſ-

a *Langius en ſes Epiſt. Iacot. ſur les coaq.*
b *Du Laur. l. 6. qu. 29.*

se, & il s'insere en sa partie anterieure. 2. La compression du nerf qui s'épand en tous les muscles de la cuisse; & cette compression vient de la pesanteur & de la dureté de la pierre; car lors que la pierre ne commence qu'à se former, elle n'apporte point encore d'engourdissement. La cinquiéme est la nausée & le vomissement dont la cause est la communication & la sympatie des reins & de l'estomach, par le moyen de la membrane qui vient du peritoine, & par le moyen du nerf de la sixiéme conjugaison, dont deux rameaux sont portés de l'estomach dans la tunique interieure des reins; ces parties sensibles estans

donc irritées dans les reins, l'estomach qui compatit avec elles est irrité à l'expulsion de ce qui luy est nuisible ; ainsi il rejette premierement de la bile jaune ; & en aprés si le mal augmente il en vuide deruginevse, parce que le sang est alteré dans les veines & les douleurs continuelles; si bien que la portion de ce sang qui a plus de disposition est changée en bile erugineuse. La sixiéme est le retirement des testicules du costé où est la douleur ; car les reins & les ureteres irrités par l'âpreté de la douleur se resserrent avec violence, & pareillement les vaisseaux spermatiques & les parties voisines se resserrent aussi ; ces vaisseaux, dis-je,

retirent de telle ſorte en haut le teſticule qui leur eſt attaché, qu'il ſemble quelquefois eſtre fiché dans l'aine, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, & ce retirement des parties que je viens de nommer s'eſtend juſquà la veſſie & aux inteſtins; d'où vient que dans une cruelle & violente douleur l'urine eſt ſupprimée; en telle ſorte qu'alors les remedes qui purgent n'operent point par ce reſſerrement qui s'oppoſe à leur action. La ſeptiéme & la plus certaine de toutes les marques, eſt quand le malade jette une pierre alors on peut dire hardiment, quand même les autres marques dont je viens de parler ne paroîtroient pas, que le malade

est travaillé de la pierre.

V.

Outre ces marques qui sont équivoques, & qui ne donnent pas lieu de porter un jugement assuré, on en peut lire d'autres dans Hypp. a c'est un signe de la pierre dans les reins, & d'une longue maladie (dit cét Auteur) quand de petites bouteilles nagent dans l'urine. Ces petites bouteilles ne dependent point de l'acrimonie des urines qui ouvrent les orifices des arteres

a *Aph. 34. l. 7. Quibus in urinis bullæ subsistunt morbum renalem & longum significant.*

res qui entrent dans les reins, & d'où ſort un eſprit qui étât meſlé avec l'urine produit ces bouteilles, comme le penſe Galien ; a car les anaſtomoſes des arteres eſtant ouvertes par l'acrimonie de l'urine, le ſang ne manqueroit pas de couler : & il n'eſt pas croyable qu'il puiſſe ſortir des arteres un eſprit aſſez épais pour demeurer long-temps dans l'urine qui ſeroit même refroidie : comme il eſt conſtant que ces petites bouteilles nagent dedans pluſieurs heures, il eſt plus veritable

a *Gal. au Com. Aph.76. ſ. 4. quibuſcumque cum urina craſſa carunculæ paruæ ac veluti capilli exeunt è renibus excernuntur.*

qu'elles ſont engendrées d'humeurs groſſieres , remplies de ventoſitez épaiſſes qui s'amaſſent dans les reins , ou qui y ſont portées d'ailleurs , & ces humeurs-là ſont propres à engendrer la pierre: & comme elles ne peuvent eſtre dõptées que par un tres-long-temps, on ne doit pas s'eſtonner ſi elles rendent les maladies longues. Les petites caruncules & filamens ſemblables à de petits cheveux qui ſortent avec une urine groſſiere proviennent des reins ſelon le même Hypp. Ces caruncules ſont pour l'ordinaire tres-minces, mais quelquefois elles ſont beaucoup épaiſſes : d'où vient que n'ayans pas la liberté de leurs

passages par les uretaires, elles causent la douleur de la pierre. Galien *a* avouë qu'il ignore la cause de ces filamens ou petits cheveux, quoy qu'ailleurs *b* il en rapporte la cause à une pituite lente & cruë, ramassée en rond par une chaleur intense des reins. Avicenne dit que ces filamens prennent leur longueur dans les vaisseaux des reins; car puisque les malades avoüent qu'ils souffrent du mal dans les reins, & qu'ils sont soulagez par les remedes diuretiques; il y a apparence que la figure de ces filamens se forme dans les reins. Actuarius

a *Au L. 6. des lieux affectez.*
b *Au Com. sur l'Aph. 76. s. 4.*

les rapporte aux uretaires, car la pituite abondante dans le creux des reins coule avec l'urine dans les uretaires ; cette pituite s'attachant par sa lenteur à ces uretaires, & s'y épaississant par la chaleur, elle acquiert une figure longue & ronde semblable aux cheveux ; Fernel a observé que les filamens sont derivez des vaisseaux parastates où elles acquerrent ; cette figure ronde comme est celle des cheveux ; il pretend que la matiere de la semence qui coulant peu à peu par la maladie s'épaissit par la chaleur en est la cause ; ce qui paroist évidemment en ceux qui ont nouvellement eu une chaudepise virulente & ulcerée, dans

les femmes dont les menſtruës ſont blanches, & dont la matrice regorge d'ordures corrompuës, & tres-ſouvent dans l'urine qui coule aprés l'acte venerien. D'autres enfin eſtiment que ces humeurs groſſieres, lentes & épaiſſes, d'où proviennent ces filamens, ont leur premiere origine dans les veines, mais elles ont leur conſiſtance & leur figure dans les conduits étroits des reins par leſquels elles paſſent, comme par les trous d'un crible, & elles deſcendent enſuite dans les ureteres dans leſquels elles ſe deſſechent encore davantage, juſqu'à ce qu'elles ſoient pouſſées dans la veſſie; quoy qu'il en ſoit, puiſqu'il eſt certain dans

le ſentiment de tous les Auteurs, que ces filamens proviennent d'une pituite groſſiere engendrée dans les reins, ou qu'ils reçoivent des autres parties ; il eſt conſtant qu'elle peut eſtre aſſemblée en pierre, ſi la cauſe efficiente propre à les engendrer y concourt ; & par conſequent ces filamens peuvent eſtre un ſigne, quoy qu'équivoque de la pierre dans les reins.

VI.

Quand on eſt en quelque maniere aſſuré de cette maladie par toutes les marques que je viens de donner, il en faut exactement rechercher les cauſes. Les Anciens avec

Galien ont pensé que la cause materielle de la pierre dans les reins, estoit une matiere pituiteuse, lente, grossiere, visqueuse, propre à la concretion ou endurcissement, & pour parler avec les modernes une matiere bourbeuse, limoneuse & tartreuse qui coule avec le sang & sa serosité aux reins, & que la cause efficiente estoit la chaleur excessive des reins qui brûloit, dessechoit & endurcissoit cette matiere & la changeoit en pierre; mais si l'on fait reflexion que dans les rivieres & dans les fontaines où il n'y a aucune chaleur, il s'engendre des pierres; que dans les cavernes les plus froides on a trouvé des pierres de diver-

ses figures, formées par une eau condensée; que les vieillards sont plus sujets à la pierre que les jeunes, quoy qu'ils soient beaucoup plus froids, on ne demeurera pas d'accord de cette opinion des Anciens, il en faut donc trouver d'autres causes. Pour moy j'estime qu'il faut considerer la generation de la pierre dans les reins, comme on considere celles des pierres dans le grand monde dont l'homme est l'abregé. Les histoires nous apprennent que les eaux de quelques fontaines ont esté changées en pierres & en rochers, que les bois, les racines & les animaux que l'on jettoit dedans estoient en peu de jours couverts d'une croû-

ce pierreuſe; que dans les cavernes de quelques montagnes les liqueurs ſe changeoient en colomnes: le tartre que l'on voit adherant aux parois des tonneaux, n'eſt autre choſe qu'une petite portion de vin qui s'eſt endurcie; les urines les plus claires étans refroidies s'épaiſſiſſent en une ſubſtance pierreuſe & s'attachent aux bords du pot. Toutes ces obſervations font aſſez connoiſtre que cette production des pierres dans le grand monde, dans le vin & dans les urines meſmes des ſains, n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition particuliere de la matiere pour eſtre convertie en pierres. Ainſi dans la generation de la pierre dans les

reins, la cause materielle est un suc petrifiant, c'est à dire une certaine humeur doüée d'une vertu naturelle & particuliere pour estre convertie en pierre ; cette aptitude, proprieté ou disposition particuliere de cette matiere provient des sels mêlez avec quelque portion de terre ; car les sels se concréent & durcissent facilement s'ils sont joints avec une matiere terrestre & bourbeuse, avec laquelle ils ont du rapport ; ainsi le vin estant mêlé avec quelque portion de matiere feculente se durcit en pierre autour du tonneau : car le tartre estant calciné se tourne presque tout en sel : ainsi les urines qui contiennent beaucoup de sels,

ſi elles reçoivent le mélange de quelque matiere limoneuſe, elles s'épaiſiſſent en une matiere pierreuſe qui s'attache aux bords du pot, & cette matiere ſaline qui ſe mêle avec les urines provient des alimens & des liqueurs qui abondent en ſels, qui dans un corps bien ſain ſont jettez dehors, & ne ſont point retenus dans les reins. Ce ſuc petrifiant, ou cette diſpoſition de matiere n'eſt pas ſuffiſante de ſoy pour former la pierre dans les reins, il faut qu'elle ſoit aydée par une cauſe efficiente, qui n'eſt autre choſe qu'un eſprit ſulphureux qui ſe trouvant dans les urines fixe, leurs eſprits dans les reins, de meſme que l'eſprit de vin

le fait dans les vaisseaux des Chimistes. Il est aisé de prouver par quantité d'exemples que cét esprit sulphureux est cause de la generation des pierres, puisqu'il s'est veu des hommes, des bestes & autres choses changées en pierres & en roches, par le moyen d'un certain esprit qui expiroit de la terre.

VII.

Outre ces causes plusieurs choses contribuënt à la generation de la pierre; l'estomach qui ne cuisant pas bien les viandes, fournit un chyle crud: 2. Le foye qui estant trop chaud rôtit le suc dont se fait le chyle & le rend

propre à la formation de la pierre. 3. La rate, ou qui êtant foible, ou souffrant quelque intemperie, ou obstruction ne purge pas suffisamment la partie épaisse du sang, en pousse aux reins une portion qui est plus facilement disposée à la production de la matiere pierreuse. 4. Les reins, qui outre leurs disposition naturelle estans trop chauds, attirent puissamment cette matiere pierreuse, & la dessechent davantage, estans mal formez ; par exemple, si les veines émulgentes sont trop lâches, en sorte que cette matiere tartareuse est receuë plus facilement dans les reins, si les uretaires & les vaisseaux qui leurs portent cette ma-

tiere sont trop épais ; cette matiere épaisse n'ayant pas son passage libre, est retenuë dans les reins.

VIII.

Il faut encore adjoûter les alimens grossiers, gluants & pleins de sels excrementeux, comme les chairs de bœuf, de porc, de liévre, d'oye, les chairs fumées & salées, les poissons durs & salez, les anguilles, les coquillages, les legumes, le fromage dur, le laitage, les œufs durs, les chastaignes, les poires, les coins, les nefles, le pain mal pêtry, le ris, le vin grossier, rude & noir, ou le nouveau, & qui n'est pas encore éclair-

cy, les eaux marécageuſes, les alimens trop chauds, comme le poivre, le gingembre, les aux, les oignons, le vin vieil & fort qui échauffent exceſſivement le foye & les reins, les veſtemens trop lourds, les lits de plume, l'excés dans la compagnie des femmes ennemy des reins, le bain, l'exercice violent, ſur tout aprés avoir mangé, la trop grande repletion ou la longue faim, la colere & les autres violentes paſſions de l'ame qui fourniſſent de matiere à la generation de la pierre dans les reins.

CHAPITRE II.

du Iugement de la maladie.

ARTICLE PREMIER.

LES pierres ne s'engendrent pas seulement dans les reins & dans la vessie ; il s'en forme dans toutes les parties de nostre corps. Un fameux Chirurgien & Lithotomiste *a* ayant ouvert une grosse loupe sur l'omoplate, trouva 5. pierres chacune de la grosseur d'une noisette. Le mesme en a tiré trois chacu-
ne

a *M. Pellerin Chirurgien au Val de Grace.*

ne de la grosseur & de longueur d'un poulce, envelopez d'un kiste, d'un abscezau scrotum; enfin il en a tiré une de la bouche d'un homme en qui elle s'estoit engendrée sur une des Amigdales. Il s'en engendre dans la vessicule du fiel, de ce que selon M. Riolan *a* sa cavité & ses conduits sont bouchez. Il y a prés de 7. ans qu'à l'ouverture d'un corps qui se fit en ma presence, on m'en fit voir 5; dont 2. estoient tres-dures, & les 3. autres friables.

II.

Les vieillards sont plus su-

a *Riol. Manuel. anat. l.* 2. *ch.* 26.

jets à la pierre des reins que les autres, parce que cette matiere épaisse y sejourne plus long-temps, à cause de la foiblesse & du resserrement de la partie. Elles s'engendrent plûtost en hyver & en automne que dans les autres saisons, parce qu'il se fait un plus grand amas d'humeurs cruës, & que le froid resserre davantage.

III.

La pierre des reins est tres-dangereuse. L'inflammation, l'écorcheure, les douleurs cruelles, les insomnies fatigantes, l'abbattement des forces, la fiévre, la suppression d'urine & autres symptomes tres-

fâcheux qu'elle cause, en rendent de funestes témoignages.

IV.

La pierre dans les reins se guerit rarement, ou pour mieux dire jamais dans les vieillards, aussi bien que dans ceux qui l'ont herité de leurs parens ; elle est encore inguerissable quand elle est jointe avec l'ulcere des reins, car les remedes qui rompent la pierre renouvellent l'ulcere.

V.

Si la douleur de la pierre dure plusieurs jours, & qu'elle ne puisse estre guerie par

aucuns remedes, le malade eſt en danger de mourir, & il eſt proche de ſa fin, quand les extrémitez deviennent froides, & qu'une ſueur froide coule ſur ſon viſage. Mais les urines qui eſtans premierement claires, paroiſſent enſuite épaiſſes, & le ſable qui demeure au fond du vaiſſeau ſont au contraire des ſignes de gueriſon.



CHAPITRE III.

De la guerison de la maladie.

ARTICLE PREMIRR.

LA guerison de la pierre qui est formée dans les reins, ou qui est attachée aux uretaires dépend principalement de 4. indications. 1. Il faut ouvrir, dilater & relâcher les conduits. 2. Il faut tirer dehors la pierre ou la matiere qui fait la douleur. 3. Il faut faire revulsion de la cause antecedente; & en quatriéme lieu, il faut donner

quelque adouciſſement au mal, pour ſatisfaire à toutes ces indications, on employera les remedes generaux, la ſaignée & la purgation, & les ſpecifiques, c'eſt à dire ceux qui ont une vertu particuliere pour la gueriſon de cette maladie.

II.

S'il y a de la plenitude dans les vaiſſeaux qui augmente la tenſion, ſi le malade ſouffre une douleur inſupportable, ſi cette violente douleur donne lieu de craindre l'inflammation & la fiévre, ou ſi le malade en eſt déja travaillé, il faut ouvrir la veine au bras qui répond di-

rectement au rein offencé. Aéce *a* veut qu'on en tire en petite quantité, à cause de la longueur de la maladie; mais la grandeur de la maladie, la plenitude, l'âge, les forces du malade & la prudence du Medecin en doivent estre la regle. Aprés la saignée du bras on en viendra à celle du pied du costé malade, selon l'avis d'Hypp. *b* Comme cette saignée peut beaucoup détourner, les malades en sont souvent beaucoup soulagez; & comme c'est un bon signe, selon le mesme Hypocrate, *c*

a *Chap. 5. serm. 3. tetrab. 3.*
b *L. 6. des Epidem.*
c *Aph. 11. sect. 6. Nephriticis hemorroïdes supervenientes bonum.*

quand les hemorroïdes ſurviennent aux douleurs de la pierre, l'ouverture des hemorroïdes ſera tres utile, ſi la maladie augmente ; car du meſme rameau ſplenique les veines ſont répanduës dans les reins, dans la veſsie & aux hemorroïdes.

III.

Et parce qu'il y a ſouvent une fonte d'humeurs qui accompagne cette maladie, aprés quelque lavements dont je parleray cy-aprés, ſouvent reïterez, tandis que la douleur perſevere, on purgera legerement le malade par une once de caſse fraîchement tirée avec l'huile d'amãdes douces,

trois

trois gros de diaphœnic & un gros de rubarbe en poudre, le tout mêlé avec un peu de reglisse en poudre pour en former un bol, ou bien on le preparera avec un gros de sené, six grins de scamonée preparée, boüillis avec une décoction de reglisse, mêlant le tout avec le jus de pruneaux ; si le malade ne peut pas avaller un bol ; on delayera ces remedes dans une décoction de mauves. Le bol est bien plus favorable que la potion, parce que le malade ayant toûjours envie de dormir, il ne le fera pas si-tost. Il faut sur tout bien prendre garde de ne donner aucun medicament purgatif que les douleurs ne soient beaucoup

remiſes ; car le remede le plus fort, lors que la douleur preſſe, bien ſouvent ne purge pas, parce qu'alors toutes les parties ſe reſſerrent, & ne favoriſent point l'action du remede.

IV.

Les remedes qui purgent par le vomiſſement ne ſeront pas infructueux en ce temps-là, puiſqu'ils tirent beaucoup d'ordures, & qu'ils font revulſion de la partie affectée ; la nature dans les plus preſſantes douleurs nous en montre ſouvent le chemin, & s'en trouve beaucoup ſoulagée ; il la faut donc ayder dans ſon mouvement. On pourra pre-

parer un vomitif avec une once d'huile, une once & demy de syrop aceteux meslez dans un verre d'eau tiede; ou s'il est besoin d'en user de plus forts, on meslera 7. à 8. grains de tartre emetique dans un jaune d'œuf, ou dans la moelle d'une pomme cuite, ou selon l'experience d'Angelus Sala, on aura recours au Mercure de vie ou au sel de vitriol.

V.

Les clysteres ou lavemens doivent estre jettez pendant tout le cours de la maladie; & c'est par eux qu'on doit commencer. Comme ils déchargent promptement les intestins & les reins de leurs

ordures, ils adouciſſent plûtoſt la douleur ; mais il faut bien prendre garde qu'ils ne ſoient point trop forts, de crainte qu'ils n'attirent d'ailleurs beaucoup d'humeurs aux inteſtins, & que les uretaires n'en ſoient preſſez & tourmentez ; il ne faut pas auſſi les donner en trop grande quantité, de peur que les reins n'en ſoient chargez; c'eſt donc ainſi qu'il faut proceder en leurs uſages. Dés le commencement de la maladie, auparavant qu'on penſe à la ſaignée, on en donnera fait avec les racines de guymauves & de lis, les feüilles de mauves, de violiers, de parietaire, de ſemences de lin, de figues graſſes, de fleurs

de camomille & de melilot, adjoûtant dans la décoction passée la casse & le catholicon, l'huile de lis & de violettes, ou l'huile de lin. Aprés la saignée, tant du bras, que du pied, on en jettera un autre preparé avec les fleurs de camomille & de melilot, les sommitez d'aneth & de rue, la semence de lin & de fenoüil avec le diaphœnic la therebentine de Venise delayée dans un jaune d'œuf, l'huile d'aneth & de scorpions, & pour adoucir davantage, aprés un lavement laxatif; on en donnera un avec les huiles d'aneth, de camomille, d'amandes douces & de rue.

VI.

Les fomentations, les linimens & les cataplâmes accompagneront les clysteres. Les fomentations se feront avec une décoction de mauves, guymauves, parietaire, betoine, fenoüil, argentine âche, boüillon blanc, feüilles de raves, semences de lin, bayes de genevre, fleurs de camomille & de melilot cuits en eau; adjoustans sur la fin la 4. ou 6. partie de vin blanc. Aprés la fomentation on oindra la partie douloureuse avec beurre frais, la graisse de poule, les huiles de lis & d'amandes douces, & celle de scorpions composée; ou bien

on preparera un cataplâme preparé avec la parietaire, les œufs, l'huile d'amandes ameres, de camomille & de scorpions, le tout frit dans la poële.

VII.

Devant & aprés la purgation on fera prendre par la bouche les remedes qui ouvrent les conduits & soulagent la douleur ; ainsi le boire du malade sera une décoction de semence de lin, de racines de guymauves, d'orge & de reglisse. Les boüillons de mauves, de guymauves & de chiches rouges avec beaucoup de beurre & un peu de sel seront en usage. Aussi

bien que les émulsions avec les 4. semences froides, grandes, y meslant le syrop de guymauves, l'huile d'amandes douces mêlée avec le vin blanc ou l'eau de parietaire, adjoustant un peu de sucre candy, & le syrop d'alhea de Fernel sont recommandables.

VIII.

Si aprés tant de remedes, le mal bien loin de diminuer, augmente, on fera entrer le malade dans un demy bain, dans lequel on jettera une décoction d'herbes remollientes, adjoustant un peu de vin blanc. Le malade en recevra du plaisir, pourveu qu'il y

reste un temps raisonnable; Il faut observer toutefois de ne luy pas faire entrer trop souvent ; car ses forces s'épuiseroient par un trop long usage , & si la violence de la douleur épuise les forces du malade, & qu'elle ne luy donne point de repos , il est de necessité de recourir aux narcotiques, tels que sont le phylonium romanum , dont on meslera 2. dragmes dans un lavement , ou 5. à 6. grains de laudanum , on en pourra faire prendre 3. ou 4. grains par la bouche , ou mesler une once de syrop de pavot dans une décoction de mauves, de guymauues , & des 4. semences froides grandes.

IX.

La douleur de la pierre eſt ſouvent guerie par ces remedes. Si on a ſoin de deux ou trois jours l'un de faire prendre la moëlle d'une once de caſſe en bol au malade; mais ſi aprés ces remedes la douleur tourmente de plus en plus, c'eſt une marque aſſurée qu'il y a de grandes pierres qui font obſtruction aux reins & aux uretaires qui ne peuvent eſtre chaſſées que par les diuretiques, c'eſt à dire par les remedes qui rompent la pierre, mais on ne les peut pas employer que le corps n'ait eſté auparavant bien purgé, de crainte que

par la subtilité des diuretiques une nouvelle matiere ne soit portée aux reins ; c'est donc à peu prés de cette maniere qu'on purgera, on prendra de la casse mondée six dragmes, du diaphœnic 4. scrupules, de la benedicte laxative une dragme avec le sucre candy ; on formera un bol, ou bien on fera une potion avec demy once de catholicon double, 2. dragmes de diaphœnic, & autant de diacartame dans une décoction de chiches rouges, & de guymauves. Pour les corps delicats on se contentera d'une teinture de sené & de rubarbe dans une décoction aperitive, mêlant le syrop violat. Quelques uns ordonnēt les

pilules d'hiere, de rubarbe & d'agaric malaxés avec l'oximel, quand il fait froid ; mais comme il est à craindre qu'elles n'échauffent & ne dessechent beaucoup, & par consequent qu'elles n'endurcissent davantage la pierre, Galien *a* ne les approuve pas.

X.

Aprés que le corps aura suffisamment esté purgé, il sera temps de se servir de diuretiques ; mais pour en faire un bon usage, il est bon icy de faire quelques remarques ; il faut bien considerer

a *Gal. chap.* 11. *l.* 16. *de la cons. de la santé.*

l'habitude, le temperament & la façon de vivre du malade; car si les diuretiques sont propres aux personnes grasses, pituiteuses, & qui font trop bonne chere, ils sont nuisibles à celles qui sont extrémement maigres, seches, bilieuses, & qui vivent sobrement. 2. Il faut au commencement employer les plus temperés auparavant que d'en venir aux plus acres qui pourroient enflammet le sang & les reins. 3. Il faut mesler avec les diuretiques les remolliens pour dilater & corriger leur secheresse, selon le conseil d'Hypocrate. *a* 4. Il ne se faut pas contenter de

a *Hyp. l. 6. des Epidem.*

donner une ou deux fois ces remedes ; il les faut continuer plusieurs jours, jusqu'à ce que les passages soient debouchez, & pendant leurs usages continuer les fomentations, & mesme le bain ; il faut que le malade boive de bon vin blanc, & qu'il use de remedes qui amollissent, qui lâchent, & qui adoucissent, afin d'ouvrir davantage les conduits, & de temperer l'acrimonie des autres remedes, V. l'art. 7. On trouve une infinité de diuretiques chez les Auteurs, mais je ne rapporteray que les plus éprouvez. Le syrop violat meslé dans l'eau de saxifrage, adjoustant 15. ou 20. gouttes d'esprit de vitriol, 2. onces

de jus de limons, pareille quantité de vin blanc, avec demy dragme de sucre candy. La coque d'un œuf éclos pilée & prise dans du vin. L'écorce de feves pulverisée & trempée dans du vin blanc, filtrée & beuë à jeun, la dose est de 2. dragmes, une dragme de sel de virga aurea trempé en vin blanc, le sang de bouc preparé depuis demy dragme jusqu'à une, est un remede excellent & recommandé des Anciens & des Modernes. L'urine de bouc est un remede surprenant, si nous en croyons Hartmanus, il faut, dit cét Auteur, la tirer nouvellement avec la vessie, le bouc estant encore vivant, & il faut à mesme temps appli-

quer la coëffe de l'animal sur le ventre & sur le perinée, la pierre se consomme insensiblement sans blesser les vaisseaux. L'infusion de cloportes preparée en vin blanc, & long-temps continuée produit de bons effets. Le vin dalkekenge qui se fait en broyant ses fruits avec le vin blanc, tire puissamment dehors la matiere pierreuse, l'huile de scorpions de mathiolepris par la bouche au poids d'une dragme dans les eaux de chiendent & de parietaire, ou dans du vin blanc, avance beaucoup la sortie de la pierre. Le sel de gousses de feves à la quantité de demy-dragme dans du vin blanc, le tartre vitriolé en la mesme quantité,

les esprits de sel, de nitre, de vitriol, de therebentine seize gouttes, le tartre martial soluble 10. grains ou demy dragme, & le mercure doux autant, dans l'eau dalkekenge, sont en estime chez les Chimistes. On dit qu'un Seigneur d'Angleterre fut entierement guery d'une difficulté d'urine procedant de la pierre, en mâchant quelque jours du tabac en feüilles; un autre personne a esté guerie, ayant fait boüillir une poignée de jonc pris au bord de la mer, & autant de cumin sauvage dans une pinte de vin blanc, jusqu'à la consomption de la moitié, en ayant bû tous les matins un verre; ces observations de M. de Monconis

ſont curieuſes, & il eſt aiſé d'en faire l'expérience.

XI.

Si la pierre eſt ſi groſſe qu'elle cauſe la ſuppuration du rein, & ſi la matiere tend vers les lombes, M. Riolan a conſeille de mettre un cautere & faire une ouverture profonde, & par ce moyen en tirer le pus & meſme la pierre; autrement ſi la nature ne leur enſeigne ce chemin, ou qu'elle ne commance à le faire, c'eſt une entrepriſe trop hardie de couper & d'ouvrir le rein, à cauſe que ſes chairs ſont trop épaiſſes & trop enfoncées.

a *Manuel anatom. l. 2. ch. 29.*

XII.

Comme il n'arrive que trop ſouvent que ceux qui ſont gueris retombent pour peu de diſpoſition qu'ils ayent ; il faut tâcher d'empeſcher la recheute par les remedes ſuivans. Si le malade eſt beaucoup ſanguin, ſi ſon foye & ſes reins ſont échauffez, on luy ouvrira la veine au printemps & en automne, l'ayant auparavant diſpoſé par un lavement ou quelque leger purgatif. On provoquera le vomiſſement deux ou trois fois le mois à ceux qui n'ont pas de peine à vomir ; on aura recours aux vomitifs dont j'ay parlé dans l'article 4. où on

se servira d'une ou deux onces d'émetique preparé avec le saffran des metaux, ou de la paste des pauvres. Quant à ceux qui ne vomissent pas aisément, on les purgera avec un bol de casse, de diaphœnic & de rubarbe, ou autrement, comme il est marqué en l'Article 3. tous les mois dans le declin de la Lune, où on preparera un syrop magistral en cette sorte, dans un Livre de décoction de racines d'asperges, de chiendent, de guymauve de persil, de feüilles de betoine, de pinpernelle, de saxifrage, de parietaire, d'adiantum de polytric, de semences de persil de macedoine de genest, de bardane, de regisse, de raisins

bien nettoyez, & de polypode de chesne. On fera infuser dans la couleure 4. onces de sené, 2. onces dagaric blanc; 2. scrupules de gingembre aprés une legere expression, ébullition & expression, on delayera une livre de sucre blanc, on fera un syrop bien cuit, dont le malade en prendra 2. onces une ou deux fois le mois dans une décoction d'orge, de chiendent & de chiches rouges. Les poudres suivantes sont trop efficaces pour estre passées sous silence; la premiere est de Solenander, qui asseure avoir preservé plusieurs & guery mesme de la pierre par son usage. On P. 2. onces de sené, demy dragme de rubarbe,

une dragme & demy de turbith, 2. ſcrupules d'hermodates, demy dragme de polyode, une dragme de canelle, autant de gingembre, de milium ſolis de ſaxifrage, de geneſt, le tout réduit en poudre tres-ſubtile; La doſe eſt une dragme ou une dragme & demy dans du vin blanc ou clairet une fois le mois. La ſeconde eſt de Charles Piſon, dont il vante les effets, elle ſe prepare ainſi, on P. de la ſemence dalthea, & de violettes, de chaqu'un demy ſcrupule, de la ſemence de milium ſolis & de racine de regliſſe un ſcrupul, de la pierre judaïque & de la pierre deponge, de chaqu'un ſix grains, de la poudre de noyaux de

dattes, de nefles, de cerises de chaque 2. scrupules, de la semence de melons 3. dragmes, on fait une poudre, la dose est d'une dragme qu'il faut prendre avec du pain à chanter, moüillé de vin blanc, durant trois jours, entre la nouvelle & la vieille Lune, beuvant pardessus un boüillon de chiches rouges, assaisonné de racines de guymauves, de fenoüil, d'eryngium ou chardon à cent testes, de persil, & de graines de genevre broyées, adjoustant du vin blanc, du beure, du miel & du jus de limons.

XIII.

Il y a une chose à obser-

ver touchant l'usage des diuretiques, c'est qu'il n'en faut pas faire un syrop frequent usage ; car ils attirent l'humeur à la partie affectée, c'est assez de s'en servir une ou 2. fois le mois, aprés que le corps aura bien esté purgé, de crainte que la trop grande quantité des humeurs ne tombe sur les reins. Il n'y a que la therebentine seule dont on se puisse servir hardiment; car en poussant les vrines elle lâche le ventre ; de sorte que les humeurs les plus grossieres qui auroient esté poussées aux reins par les autres diuretiques sont poussées par le bas ventre par son moyen. Un bon Religieux, au rapport

d'Amatus Lusitanus *a* travaillé de la goutte & de la douleur de la pierre, aprés avoir inutilement tenté tous les remedes fut guery en six mois, en prenant tous les jours la grosseur d'une noix de therebentine meslée avec du sucre. Il y a differentes manieres de prendre la therebentine, en voicy les principales, On en mesle demy once dans de l'eau de parietaire ou de saxifrage lavée dix fois pour en former un bol. On en prend demy once que l'on mêle avec six gros de casse mondée, & dix gros de reglisse pour un bol, On en mêle demy once avec un gros de rubarbe.

a *Curat.* 68. *Centur.* 2.

XIV.

Les eaux minerales acides & vitriolées sont tres-convenables, parce que non seulement elles dissoudent cette matiere mucilagineuse & tartareuse, dont les pierres sont assemblées, elles détournent les sables, mais encore elles corrigent l'intemperie chaude du foye & des reins; & partant elles seront tres-utiles aux temperamens chauds, ainsi que le lait clair que l'on fera prendre au printemps pendant un mois, les eaux de pougues & de pluviers ont ces qualitez.

SECTION SECONDE.

De la Formation de la pierre dans la Vessie.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoissance de la maladie.

ARTICLE PREMIER.

IL est bien difficile de connoistre parfaitement quand quelqu'un a une pierre dans la vessie, sur tout au commencement quand elle est petite; car estant grande on n'a pas bien de la peine à la connoî-

tre ; en voicy neantmoins les principales marques : La premiere eſt une douleur dans le col de la veſſie qui devient plus âpre quand on urine ; & cette douleur s'eſtend juſqu'à l'extremité du balanus : La ſeconde eſt une demangeaiſon à la verge, qui contraint le malade de ſe galer ſouvent, & volontiers de ſe déchirer, tâchant par ce moyen de trouver du ſoulagement : La troiſiéme eſt une peſanteur dans le peritoine & dans toute la region de la partie honteuſe ; La quatriéme, quand la pierre eſt grande, le malade a une grande difficulté d'uriner, il n'urine qu'aprés de grands efforts, & goute à goute. La cinquiéme, la ſup-

pression de l'urine en urinant, à raison que la pierre est portée avec l'urine à l'orifice de la vessie & le bouche. La sixiéme, quand l'urine sort facilement, le corps estant renversé, parce que la pierre en cette posture est bien éloignée du canal de la vessie. La septiéme, une envie continuelle d'aller à la selle, qui suit l'envie d'uriner, à cause du consentement du sphincter, de l'anus & de la vessie; car l'un estant irrité, l'autre est irrité pareillement, parce qu'ils reçoivent des rameaux d'un mesme nerf. La huitiéme, une frequente erection de la verge causée par la retention de l'urine. La neufiéme, c'est que le malade n'a

point de repos, il ne peut demeurer en une place, mais est toûjours inquiet ; & si la pierre est grande, il a bien de la peine à se tenir debout, à aller à cheval & à marcher par des chemins raboteux, le col de la vessie estant alors grandement froissé par la pierre. La dixiéme, c'est que le malade ne reçoit aucun soulagement des remedes, & pour l'ordinaire est plus mal. La raison est, que les medicamens qui parcourent les conduits de l'urine, conduisans une nouvelle matiere à la vessie, augmentent le mal. La onziéme ; si le malade qui avoit coûtume de jetter des pierres n'en jette plus aprés les douleurs ; c'est une mar-

que asseurée que la pierre qui causoit la douleur est poussée dans la vessie, y est retenuë, & là prend son accroissement & cause tous les plus fâcheux symptomes. Si donc un malade estant guery de la douleur ne jette aucune pierre ; & aprés quelque temps il commence d'estre tourmenté de la difficulté d'urine, il y a bien de l'apparence que la pierre est retenuë dans la vessie. La douziéme, selon Hypocrate, *a* c'est le sable qui paroist au fond de l'urine, mais cette marque n'est pas bien certaine, puisque le mesme Hypp.

a *Aph. 79. s. 4. quibus in urinis arenosa subsident, his visica calculo laborat.*

semble se contredire quand il reprend les Anciens Medecins qui pensoient que le sable estoit un signe de la pierre dans la vessie. Cardan dans le Commentaire sur cét Aphorisme, témoigne avoir durant trente années vuidé tous les jours des sables, premierement rouges, en aprés blancs, sans une marque de pierre, soit dans les reins, soit dans la vessie ; il assure que de dix il ne s'en trouvera pas un qui ne vuide du sable en urinant, & on tient que les Espagnols sont peu sujets à la pierre, quoy qu'ils vuident ordinairement du sable avec leurs urines. La derniere marque, c'est lors que mettant le doigt dans le fonde-

ment on découvre non ſeulement la pierre ; mais on en remarque la grandeur, la figure & le nombre.

II.

Fernel pretend que la pierre n'eſt point d'abord formée dans la veſſie ; mais qu'elle eſt ébauchée dans les reins, & qu'enſuite elle prend ſon accroiſſement dans la veſſie. Il aſſeure qu'ayant rompu des pierres de la veſsie, il a trouvé dans le milieu un noyau qui avoit eſté chaſſé des reins, different en couleur & en ſubſtance de la couverture ; il aſſure encore qu'il n'a jamais trouvé perſonne ayant une pierre dans la veſsie qui ne

fut auparavant affligé de douleur des reins ; mais on oppose des experiences contraires à celles de ce grand homme. On a tiré souvent plusieurs pierres de la vessie des enfans, ayans des noyaux qui n'estoient point differens, ny dans l'envelope, ny dans la substance, ny dans la couleur. L'experience n'est que trop vulgaire que les enfans qui sont travaillez de la pierre en la vessie, ne sont point tourmentez de douleurs des reins; ce qui arriveroit tres-souvent, si les pierres estoient ébauchées dans les reins.

III.

Il ne faut point chercher

d'autres causes de la generation de la pierre dans la vessie que celles que j'ay rapportées de la formation de la pierre dans les reins ; ainsi il n'est pas besoin d'en parler davantage ; il faut seulement rechercher cette difference, que les enfans sont plus travaillez de la pierre dans la vessie, & les vieillards sont plus tourmentez de la pierre dans les reins. Galien *a* en donne la raison, c'est que l'urine qui est grandement épaisse dans les enfans est dissoute par leur chaleur douce, & ne sejourne pas dans les reins, parce que la faculté

a *Au Com. sur le 6. L. des Epid.*

expultrice eſt forte en cét âge; mais eſtant tombée dans la veſsie, elle y demeure & ſejourne plus long-temps, parce que les enfans qui ſont attachez au jeu, & qui dorment long-temps, n'urinent que par de longs intervalles; au contraire dans les vieillards l'urine épaiſſe ſejourne long-temps dans les reins, à cauſe de la foibleſſe de leur chaleur qui ne la peut diſſoudre. Les femmes au rapport d'Allex. Aphrodiſée ſont plus rarement travaillées de la pierre en la veſsie que les hommes, à cauſe de leur molleſſe, & parce qu'elles ont les conduits plus ouverts.

CHAPITRE II.

du Iugement de la maladie.

ARTICLE PREMIER.

CEtte maladie eſt tres-fâcheuſe, & toûjours accompagnée de beaucoup de danger ; il n'y a que les petites pierres qui peuvent ſortir par le conduit étroit de la veſsie ; les grandes ſi elles ſont dures comme des cailloux ne ſe peuvent briſer ny diſſoudre, ſi elles ſont molles, gromelées & friables, elles peuvent à la verité ſe diſſoudre par un long uſage de remedes que les malades ont pour l'or-

dinaire bien de la peine à ſupporter ; ce qui fait que rarement ils gueriſſent, & on eſt contraint le plus ſouvent d'en venir à l'operation qui donne tant de frayeur & de crainte que peu en rechapent; c'eſt pourquoy le ſage Hypocrate *a* advertit ſes Diſciples de ne point entreprendre cette operation, mais de la laiſſer aux Litotomiſtes, c'eſt à dire à ceux qui s'appliquent uniquement à l'extraction de la pierre.

II.

La pierre de la veſsie eſt plus difficile à guerir que cel-

a Dans ſon Serment.

le des reins, parce que les medicamens pour la longueur du chemin ne parviennent pas jusques-là, & la pierre de la vessie est plus dure que celle des reins.

III.

M. Riolan *a* a observé en luy-mesme que les douleurs de la pierre en la vessie sont plus cruelles & s'augmentent en la plaine Lune.

IV.

Toutes les pierres n'ont pas la mesme figure; il y en a de grandes, de longues, de

a *Manuel Anat. l. 2. ch. 31.*

rudes, de ſemblables à un bonnet quarré & à des beteraves, qui cauſent une douleur extréme, & qui ne peuvent ſortir qu'avec violence. Un fameux Litotomiſte en a tiré une à une femme de 40. ans de la groſſeur d'un œuf de poule qui eſtoit traverſée d'une longue éguille à coudre.

CHAPITRE III.

De la gueriſon de la maladie.

ARTICLE PREMIER.

Comme la gueriſon de la pierre de la veſſie a les

meſmes

mesmes indications que celle de la pierre des reins, il y faut recourir.

II.

Tous les Auteurs sont dans ce sentiment-là, & l'experience ne le confirme que trop que quand la pierre est une fois formée dans la vessie, il est impossible de la rompre ou de la diminuer par les remedes que l'on prend par la bouche, à cause de la grande distance qu'il y a depuis l'estomach jusqu'à la partie affligée. J'estime toutefois qu'il ne faut point abandonner les malades, ny s'abstenir de leur donner des remedes, puisque nous lisons une infi-

nité d'exemples dans les Auteurs de plusieurs personnes travaillées de la pierre, qui ont receu la guerison par le secours des remedes; je conseille donc à ceux qui les traitent de les employer auparavant que d'en venir à cette cruelle & perilleuse operation de Chirurgie. Il y a quelquefois des pierres si molles & sableuses, ou recemment concrées, qu'il n'est pas impossible de les dissoudre; car il n'y a pas lieu d'esperer la guerison de celles qui sont dures comme un caillou.

III.

On prend de la poudre de cloportes une dragme ou

4. ſcrupules, de l'eau de vie demy once, du jus de chiches rouges 9. ou 10. onces; on prendra ce remede cinq heures avant dîner. Ce remede eſt tres-experimenté. On P. de la poudre de cloportes preparée un ſcrupul, de l'eau de vie deux ſcrupules, de la décoction de chiches rouges 8. onces, on mêle le tout & on la prend ſix heures avant manger. Au raport de Senert Lauremberge Profeſſeur à Roſthoch; fut parfaitement guery par ce remede. On P. de la poudre de cloportes preparée 2. onces, du ſang de liévre preparé, du ſang de bouc preparé des éponges de roſes ſauvages, de la ſemence de violettes pre-

parée de chaque une once des especes de litontribe de Nicolas 2. scrupules, le tout mêlé on fait un antidote dont on prend 2. scrupules dans dix onces de décoction diuretique avec 2. scrupules d'esprit de genevre, aprés en avoir usé l'espace de 17. semaines, il fût entierement delivré de la pierre. On fait brûler un morceau de crystal neuf ou dix fois dans le fourneau d'un potier, où il se convertit en chaux; on met ensuite cette chaux sur un marbre dans une cave, afin de la faire resoudre en liqueur, cõme le sel de tartre, par cét excellent remede un homme fut guery par Turrien. L'eau distillée d'oignons continuée

pendant 40. jours, est un remede efficace, puisqu'il a fait vuider une pierre de la grosseur d'une feve. On P. du sel de prunelle, du crystal de tartre, du sel de bayes de lierre & des feüilles de cresson de chaqu'un égales parties, de la terebentine cuite en eau rose, & reduite en poudre une quantité suffisante pour former des pilules avec quelque syrop convenable. On peut se servir des remedes pour la pierre des reins.

IV.

M. *a* Riolan veut qu'on ouvre le perinée aux vieillards

a *Manuel anat. l. 2. ch. 31.*

qui ont difficulté d'uriner, accompagnée d'une tres-violente douleur, causée par une grosse pierre, qu'on laisse le trou ouvert par une canule dans le conduit de laquelle on met une tente & une éponge pardessus pour recevoir l'urine qui degoute s'il y en a, & on retire la tente quand il arrive quelque grande cause d'uriner, aprés laquelle on la remet ; ce qui fait que ces maladés-là ne ressentent point les violentes douleurs qu'ils souffroient quand ils avoient envie d'uriner.

V.

Quand on est contraint d'en venir à l'operation, il

faut choisir les meilleurs & plus experimentez Operateurs, tels qu'il y en a aujourd'huy en France, & principalement à Paris ; cependant le Medecin aura soin devant l'operation de preparer le corps du malade par la saignée, par la purgation & par un bon regime de vivre.

FIN.

De l Imprimerie de CHARLES COIGNARD.


EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.

